

**HARA
KIRI**

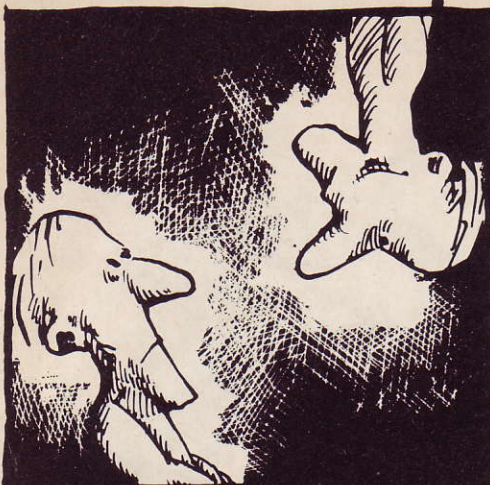
165
juin 75
6F
Suisse
5FS
Canada
1\$25
Portugal
40 Esc.

journal bête
et méchant

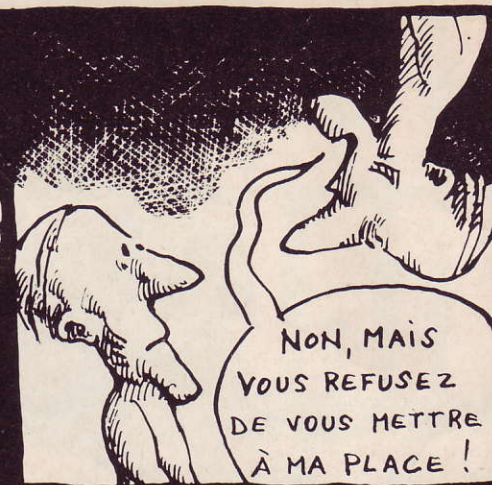
juin

LES PREMIERES CERISES





CROYEZ-VOUS
QUE NOUS PARLIONS
DE LA MÊME
CHOSE ?



NON, MAIS
VOUS REFUSEZ
DE VOUS METTRE
À MA PLACE !



PARDI, JE TIENS
À GARDER LES
PIEDS SUR
TERRE !



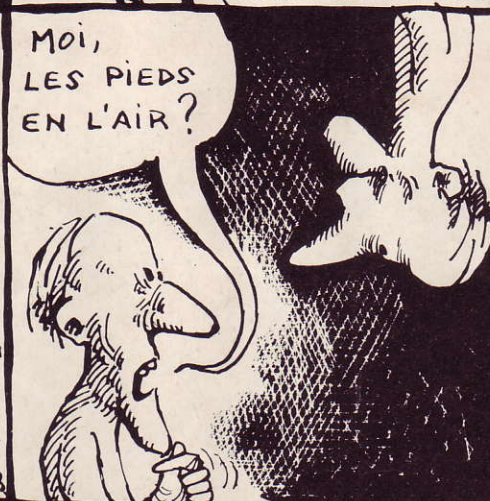
PARCE QUE
C'EST PAS DE LA
TERRE QUE J'AI
SOUS MES PIEDS ?



EXCUSEZ-MOI, MAIS
LES APPARENCES
SONT CONTRE
VOUS -



VOUS ÊTES BIEN
PLACÉ POUR
PARLER, VOUS AVEC
VOS PIEDS EN L'AIR



MOI,
LES PIEDS
EN L'AIR ?

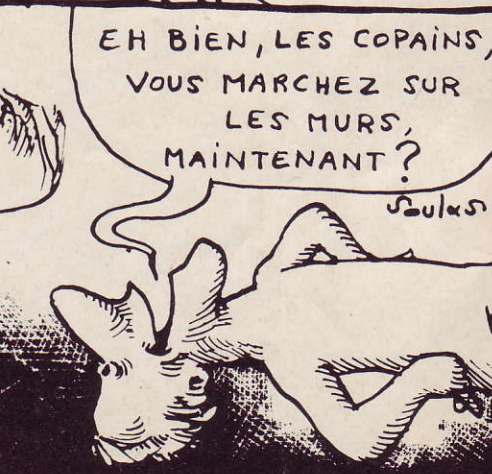


OH, JE
N'ACCUSE PAS,
JE CONSTATE
SIMPLEMENT.



VOUS VOULEZ
QUE JE VOUS
DISE CE QUE
JE PENSE ?

JE VOUS
PRIE !



EH BIEN, LES COPAINS,
VOUS MARCHEZ SUR
LES MURS,
MAINTENANT ?

Soules

Pas
fou ! J'ai
donné une
fausse
adresse !



LE NUCLÉAIRE PROPRE. – Pour démontrer que les déchets nucléaires sont inoffensifs, le directeur de l'EDF en a fait déverser un plein camion devant sa porte.

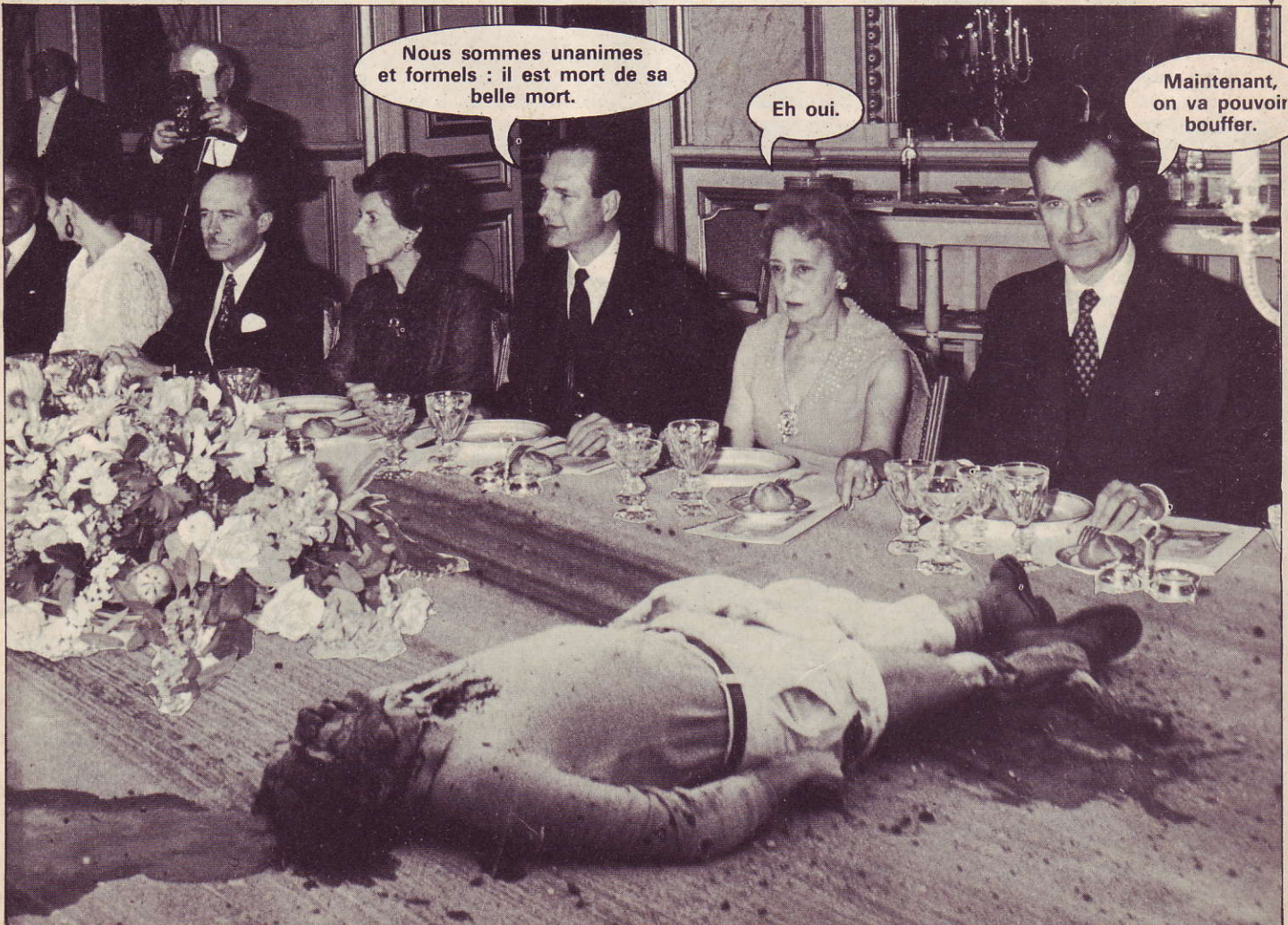
DES FAITS

LE DOSSIER DE L'AFFAIRE BEN BARKA DÉFINITIVEMENT CLOS. – Juste avant la visite de Giscard d'Estaing au roi du Maroc, la commission d'experts représentée sur notre photo a fait connaître ses conclusions. La nature de ces dernières a été telle que les deux hommes ont pu se serrer la main sans arrière-pensée.

Nous sommes unanimes
et formels : il est mort de sa
belle mort.

Eh oui.

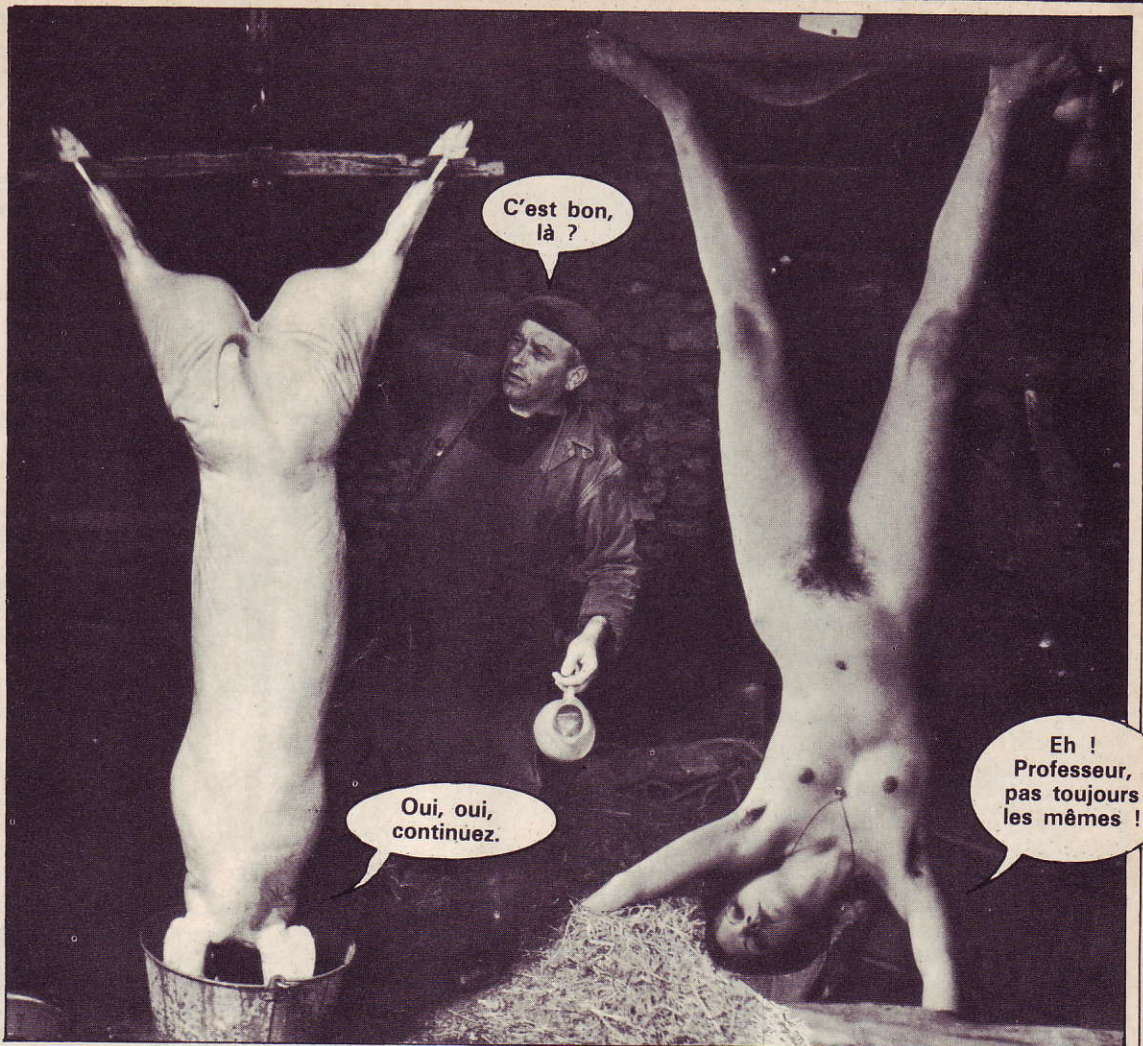
Maintenant,
on va pouvoir
bouffer.



SEXOLOGIE A VINCENNES. — Après le scandale causé par un article du « Nouvel Observateur » et d'ailleurs jugé maladroit par d'aucuns, les cours ont repris normalement. ►

DES FAITS

SOLJENITSYNE, PREMIERS HEURTS AVEC L'OCCIDENT. — A la Tour d'Argent, le célèbre restaurant parisien, le non moins célèbre écrivain a fait connaissance, à l'issue du repas, avec les dures réalités de notre civilisation. ▼





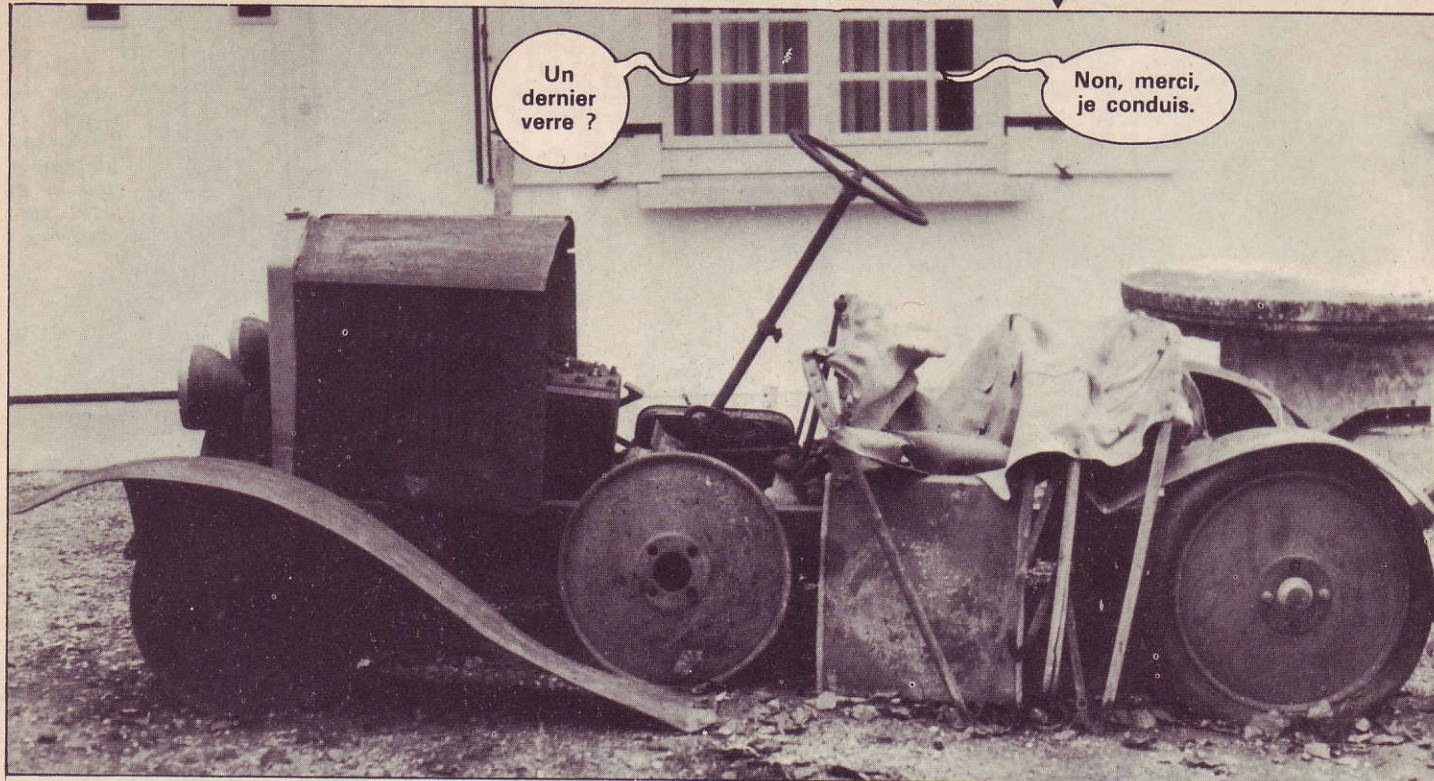
AU CHATELET, temple de l'opérette à grand spectacle, reprise de l'inépuisable succès : « L'Auberge du Cheval Blanc »...

TOUJOURS PARIS ! – Cette affichette a été éditée par le Syndicat des concierges et distribuée gratuitement à toutes ses adhérentes.

MIRACLE A LOURDES. – A peine plongée dans la piscine, cette infirme a retrouvé ses deux jambes.



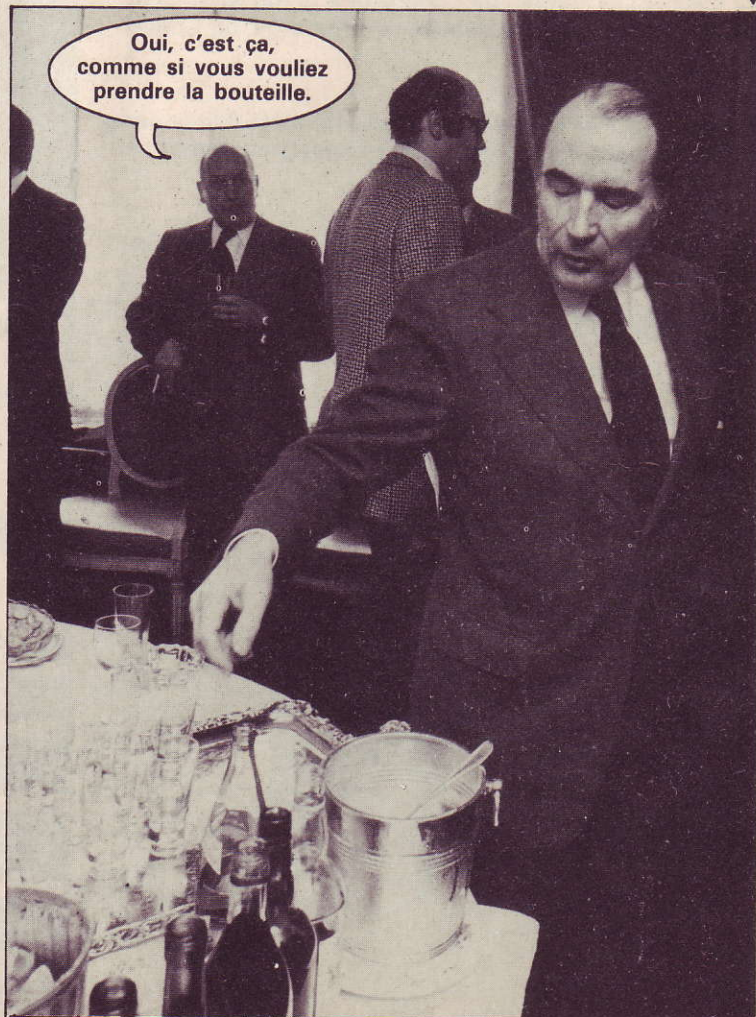
LA CAMPAGNE ORGANISÉE PAR LA SÉCURITÉ ROUTIÈRE A PORTÉ SES FRUITS. ▽



ADIEU, JACQUES ! – Cette photo est la dernière que nous ayons de Jacques Duclos. Nous y voyons le vieux militant, en famille, à l'issue d'une projection de diapositives de vacances. ▽



P.C., P.S., L'AVENIR S'ÉCLAIRE. – Sous l'œil de son professeur de maintien, François Mitterrand répète le geste qui consistera à tendre la main à Georges Marchais lors de leur future réconciliation. ▽



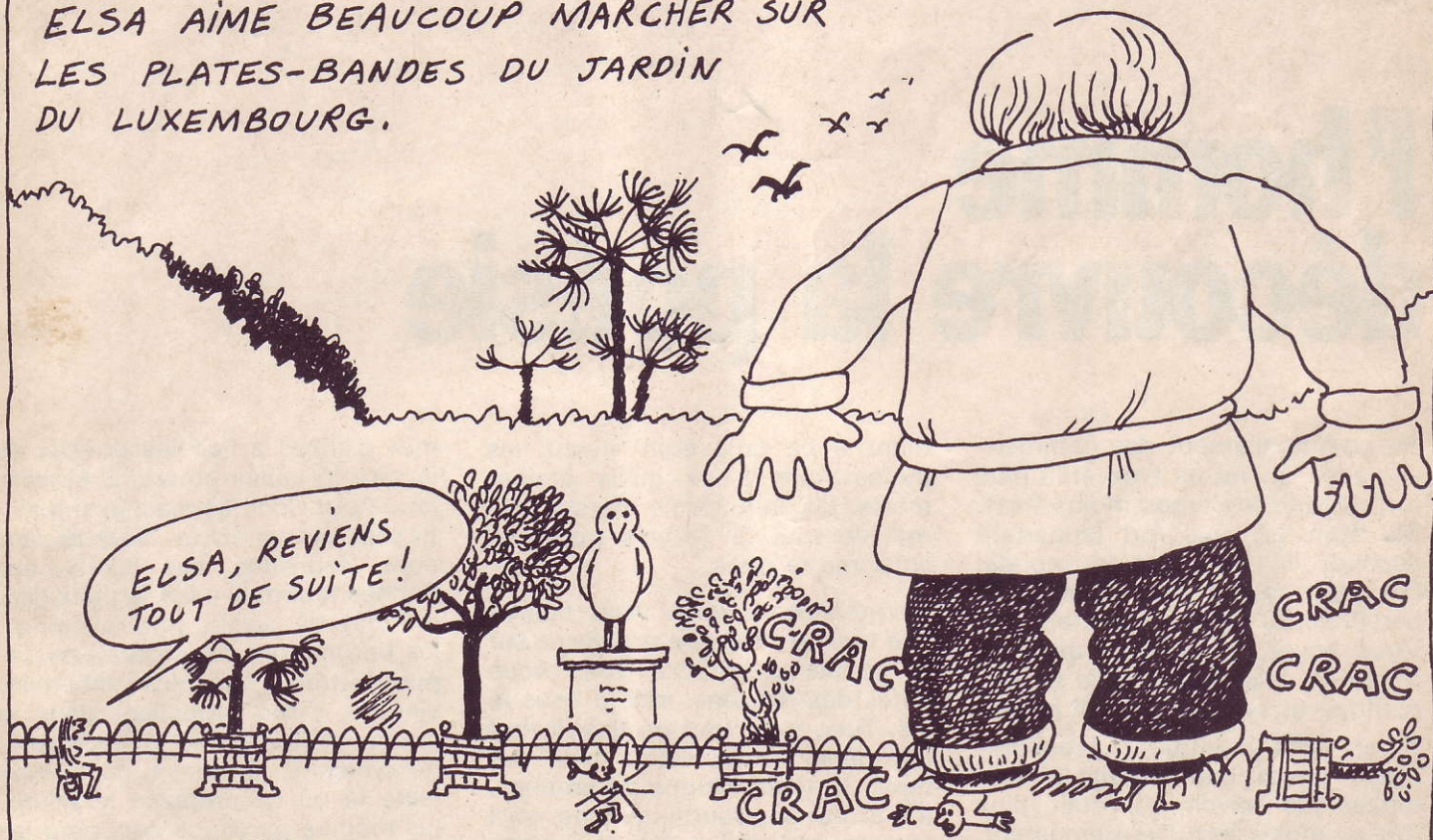
ELSA AIME BEAUCOUP LES FLEURS DU JARDIN DU LUXEMBOURG.



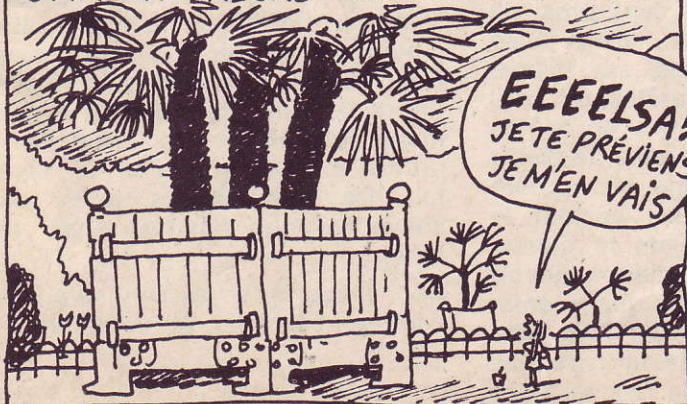
ELSA AIME BEAUCOUP LES VIEUX DU JARDIN DU LUXEMBOURG.



ELSA AIME BEAUCOUP MARCHER SUR LES PLATES-BANDES DU JARDIN DU LUXEMBOURG.



QUAND LE SOIR TOMBE, ELSA NE VEUT PAS QUITTER LE BEAU JARDIN. ALORS ELLE SE CACHE.



SA MAMAN PROFITE QU'ELLEN'A PAS LA PETITE À GARDER POUR ALLER AU CINÉMA AVEC SON PAPA.



l'aurore de l'humanité

l'homme découvre la poésie

Au commencement des commencements, quand un type était plus fort, il tuait les types moins forts. S'il était LE plus fort (superlatif absolu), il tuait tout le monde. S'il était moins fort, il ne tuait personne. C'est lui qui était tué. Vous voyez, la logique, dans ce temps-là, était une science simple, rustique et sympa. Un vrai plaisir.

Il les tuait pourquoi ? Premièrement, parce que c'était le seul moyen de savoir s'il était plus fort ou moins fort. Deuxièmement, parce qu'à quoi bon être plus fort si c'est pour ne pas s'en servir. Troisièmement, si vous n'êtes pas encore convaincu, inutile de vous citer le troisièmement, vous êtes complètement bouché et je gaspille mon lumineux savoir.

Ceux qui m'ont suivi jusqu'ici auront déjà compris que, de proche en proche et de plus fort en plus fort, par éliminatoires, en somme, c'est ça, un bon point pour le grand rouquin au fond à droite, l'humanité se répartissait en plus forts, qui étaient au nombre de un, et en moins forts, qui étaient au nombre de tout le monde moins un. Le plus fort se reconnaissait facile-

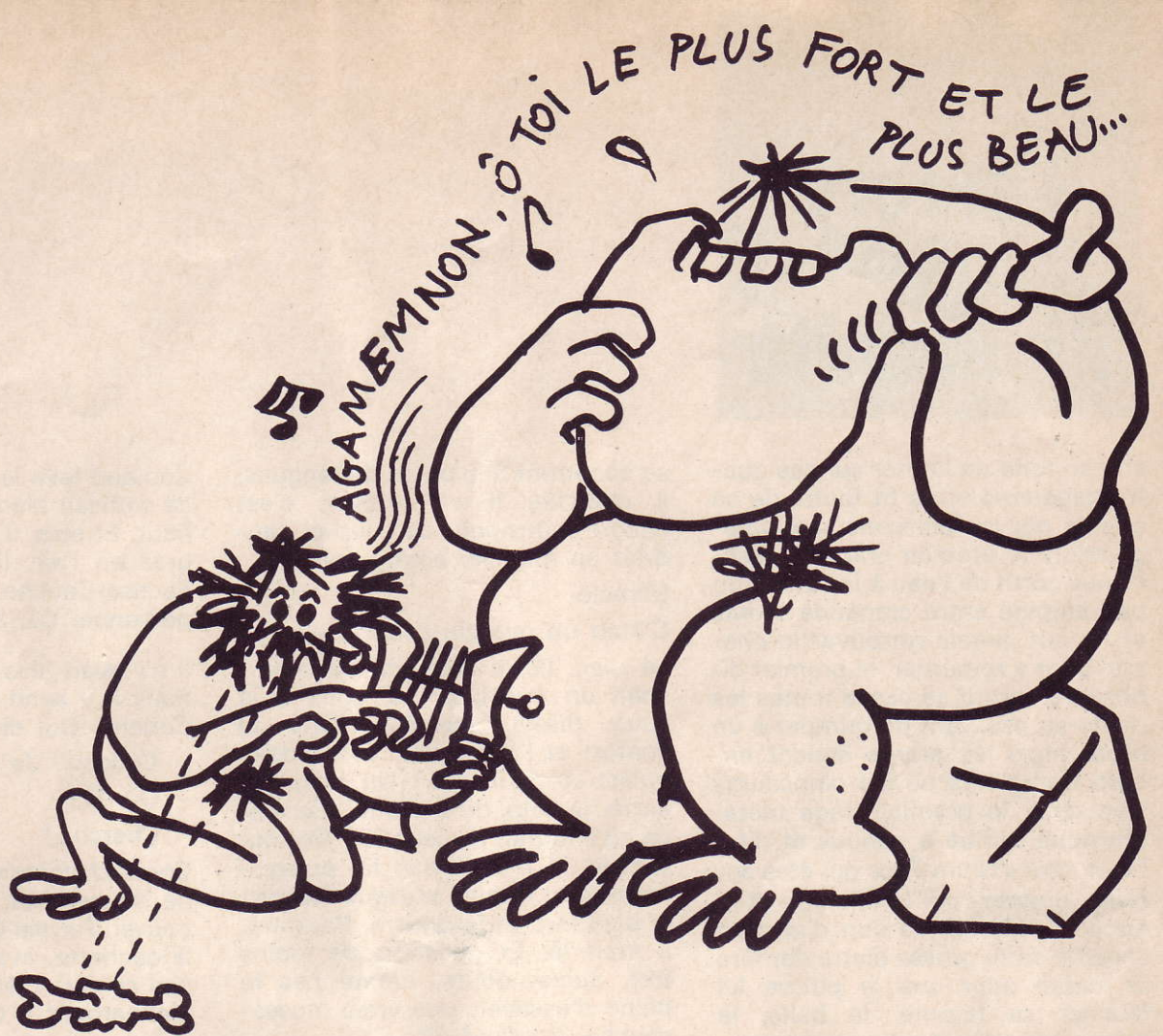
ment à ce qu'il était vivant, les moins forts à ce qu'ils étaient morts. Eh bien, ça ne marche pas mal du tout. Si je vais trop vite, vous me le dites.

Maintenant, si vous vous figurez que tuer ça veut dire prends ça sur la gueule et rideau, vous vous faites des illusions, moi je vous le dis. Tuer, c'est tout un travail tout un métier. Une fois le type par terre, la vraie fatigue commence. Il y a tout son fourbi, au type, qu'il faut se coltiner jusqu'à sa caverne à soi, et il n'habite pas forcément de l'autre côté de la rue, toutes ses richesses, ses gigots d'aurochs boucanés pour l'hiver, ses noisettes, ses confitures de limaces rouges, ses herbes à se purger, ses fourrures, ses bijoux, ses démêloirs en arêtes de brochet, ses peignes fins en arêtes d'anchois, ses casseroles de pierre taillée qu'il faut une vie entière pour en réussir une, surtout le petit trou au bout de la queue, quel travail quelle patience que de doigts éclatés, et paf, quand enfin la voilà juste bien terminée bien en main, ta casserole, un type plus fort s'amène et te la fauche, et te

met d'abord à l'air les boyaux de la tête, ô vallée amère, ô Mozart, joue-nous donc ce machin si triste, tu sais, sol sol sol fa dièze ré, ses, donc, fourrures, ses bijoux, ses bonnes femmes, – les, je veux dire, en état de servir, naturellement; les borgnesses, les croûteuses, les pue-du-trou, les plus tellement vierges, il les propulsait dans la grande majestueuse inviolée forêt hercynienne, à coups de pompe juste là où ça propulse le mieux, les mêmes pareil, ça sera pour les loups, les chiens pareil, mais les chiens ça esquive, saleté d'engeance, et même, si ça peut, ton pied, hagne, ça te le mord, bon, ben, les chiens, tant pis, merde, on s'en fout, laisse courir, les loups n'auront à bouffer que les bonnes femmes pas mettables et leurs merdeux, c'est déjà ça, salut, les loups. Respirez un bon coup. Une phrase comme ça, j'en ai déjà fait des plus longues, mais pas souvent. Vous devriez ouvrir la fenêtre.

Bon. Elagons (1) ou on y sera encore l'an prochain. Au commence-

(1) Elaguons ?



ment, le plus fort tuait les moins forts, et c'était très bien, rien à dire, tout à fait dans la Grande Harmonie de la Nature. Alors, voilà. Il les avait tués. Il était le plus fort. Il était tout seul. Il était content, vous ne pouvez pas savoir. Les cinq premières minutes. Après, il y avait comme une ombre. Oh, légère. Mais qui allait épaississant. C'est difficile à expliquer. Vachement subtil. Je vais quand même essayer, mais je ne réponds de rien. Voilà. Son plaisir était comme une chemise blanche qu'on a déjà portée hier et qui peut très bien faire encore aujourd'hui, impeccable et tout, et pourtant avec un je ne sais quoi de pas tout à fait tout à fait frais. Naturellement, lui, il n'analysait pas comme je vous fais, il n'avait personne pour l'aider, lui, et d'abord, une chemise, il ne savait même pas ce que c'était. Il se contentait de subir les impressions brutes, pauvre petit lapin, et son impression brute que je vous cause en ce moment c'était que sa grande puissante joie de tout à l'heure avait pris comme un peu de merde dans les coins. Et plus ça allait, plus ça se déglinguait. Et à la

fin ce n'était plus de la joie du tout, rien que de la merde, les coins avaient mangé le drap, oui, je sais, ma chemise est devenue drap, vous n'allez quand même pas me faire chier pour si peu. Et cet homme, ce fort entre les forts, avait beau réjouir sa panse des bons gigots boucanés des vaincus, et frotter sa panse pleine contre la panse pleine de la plus belle d'entre les bonnes femmes des vaincus, deux panses pleines qui se frottent c'est tellement meilleur que deux vides, il avait beau, il avait beau, le fiel et le goudron barbouillaient son âme. Il lui manquait quelque chose, voilà, mais il ne savait pas quoi, voilà. Il ne savait même pas que quelque chose lui manquait. Il devenait de plus en plus désespéré, et à la fin il se suicidait, c'était à prévoir. Les bonnes femmes finissaient de manger les confitures et les noisettes, et puis elles s'organisaient une petite vie pépère rien qu'entre bonnes femmes, lesbiennes et gouinasses, oui, c'est ça, et quand la dernière la plus coriace avait rendu son âme fruste mais innocente au bout de bois culpté si l'on peut dire en

un cas très horrible très méchant qui en ce temps-là tenait lieu de petit Jésus, l'espèce humaine, du même coup, avait fini son temps, c'était encore loupé pour cette fois l'ascension lumineuse vers le point Oméga, et bon, on efface tout et on recommence à zéro, « L'aventure humaine », première séquence : « Apparition de la vie », clap, bon pour moi, moteur, le père bon dieu sur son pliant avec son nom au dossier commence à en avoir salement marre, on aurait intérêt à pas se casser la gueule en route, cette fois. Plutôt.

Et voilà, c'est la bonne ! Dix-huit milliards de milliards de fois le scénario s'est cogné la tête à la même porte bassée, dix-huit milliards de milliards de fois la première molécule un peu plus ambitieuse que ses copines devint quelque chose d'un tout petit peu mieux qu'une pauvre conasse de molécule livrée aux chimies de hasard, dix-huit milliards de milliards de fois le premier protozoaire débrouillard, après s'être coupé en deux, monta une affaire en association avec sa moitié au lieu de lui tourner le dos, le premier poisson acrobate mar-

l'aurore de l'humanité

cha au fond de la mer sur ses quatre nageoires et se fit foutre de sa gueule par les poissons sans imagination, le premier crapaud aventureux sortit de l'eau à la suite d'un pari stupide entre crapauds saouls et ne sut jamais retrouver le chemin pour y retourner, le premier dinosaure sportif se cassa toutes les dents en essayant de grimper à un arbre mais les arbres étaient encore trop petits ou les dinosaures trop gros, le premier singe métaphysique tomba à genoux et dit à haute voix « Notre Père qui êtes aux cieux, donnez-moi le courage et la force de démolir ce con d'un bon coup de cette grosse pierre derrière la nuque pour que je puisse lui faucher sa femme, la belle, la crémeuse, la bien salope, et toutes ses provisions, et sa collection de robinets de purge de carter de vidange tombés d'un astronef venu de quelque galaxie lointaine ». A haute voix, parfaitement. Naisance du sentiment religieux. Tilt ! Ça y est, l'Homme est là, on attaque la suite, séquence huit cent quatre-vingt quatre : « Naisance de la poésie lyrique », ce coup-ci je vous en supplie je vous en conjure, mes petits enfants faites gaffe, si on la loupe c'est fini, n-i ni, j'arrête tout et tant pis pour les frais et le temps perdu, attention, bon pour le son ? O.K. Bon pour l'image ? Ça boume. Bon pour Moi ? Bon pour Moi. Moteur. C'est parti.

Il mouille, le père bon dieu. Nous aussi.

Au commencement, le plus fort avait tué les moins forts, il était tout seul, sa joie commençait à tourner chemise sale, on y est, ça va se débloquer, eh non, il s'emmerde, il s'emmerde à fond, il cherche autour de lui quelque chose pour se suicider sans se faire trop mal, déjà les bonnes femmes se rapprochent des confitures et

se suçotent des bouts de langues, il cherche, il va trouver, c'est encore foutu pour ce coup-ci, faudrait un miracle, boum, voilà.

Miracle.

C'était un miracle comme ça :

Le mec, là, le costaud, oui, cherchait un truc pour se, comme je vous disais, suicider dans le confort et l'agrément. Et soudain, qu'est-ce qu'il voit ? Un mec. Un autre, je veux dire, pas lui. Qu'est-ce qu'il foutait là, celui-là ? Normalement, il n'était pas là, puisque moins fort que lui puisque lui était le plus fort, et la preuve. Pourtant, il était là. Et question de moins fort, aucun doute, même pas la peine d'essayer, une vraie fausse-couche. Costaud dit :

– Tu es mort, et tu vis. Comment cela se peut-il ?

Fausse-Couche dit :

– Cela ne se peut pas. Je vis et je ne suis pas mort.

Costaud dit :

– Comment alors n'es-tu pas mort, puisque tu es moins fort que moi, et même que tous les autres, qui sont pourtant morts, eux ?

Fausse-Couche dit :

– Je me suis caché.

Costaud dit :

– C'est donc ça !

Il dit encore :

– C'est quoi, caché ?

Fausse-Couche dit :

– Ça veut dire que j'étais là mais que tu ne me voyais pas.

Costaud dit :

– Comment cela se pourrait-il ? Si tu es là, je te vois.

Costaud réfléchit un peu et ajouta :

– Et si je te vois, je te tue. Car je suis le plus fort.

Fausse-Couche dit :

– Surtout, ne te gêne pas.

Costaud leva le bras, un seul bras, ça suffisait bien, et même pas très haut. Et puis, il resta comme ça, le bras en l'air. Il n'y avait plus de Fausse-Couche. Il n'y avait plus personne. Ça, alors !

Il n'y avait plus de Fausse-Couche, mais il y avait la voix de Fausse-Couche. Qui disait ceci :

– Coucou ! Je suis là !

– Où, là ?

– Cherche !

Costaud chercha, mais bien sûr il ne trouva pas. Il ne pouvait pas trouver. Fausse-Couche avait inventé la cachette, avant lui on ne savait pas ce que c'était, il y a un commencement à tout.

Fausse-Couche dit :

– Si tu me promets de ne pas me tuer, je sors de ma cachette.

– Je ne peux pas ne pas te tuer, il faut bien que je sache qui est le plus fort, et deuxièmement, à quoi bon être le plus fort si on ne s'en sert pas ? Et troisièmement... Ah, merde, j'ai oublié le troisièmement...

– Tu n'as pas besoin de me tuer pour être le plus fort. Tu ES le plus fort, je ne dirai jamais le contraire, et même je proclamerai partout que tu l'es. Quant au deuxièmement, je ne suis pas très fort sur les deuxièmements, et troisièmement j'ai faim, et je suis venu te proposer un marché, et voilà quel est mon marché.

Costaud aimait bien les marchés. Il s'assit à l'ombre et dit :

– J'écoute ton marché. Mais ne sors pas de ta cachette, car je ne réponds pas de mes réflexes conditionnés.

Fausse-Couche dit :

– Voici. Toi, tu ne me voyais pas, mais moi, je te voyais. Tout le temps. Et j'ai vu ta grande joie devenir petite joie, puis plus de joie du tout, puis chierie de putain de

merde de vie de con. Je t'ai vu, il y a une minute, chercher le truc au poil pour te suicider à la papa. Si tu ne m'avais pas vu, ce serait fait. Si tu m'as vu, c'est parce que j'ai voulu que tu me voies.

Costaud ne comprenait pas tout, mais il aimait bien le son des paroles et il dodelinait de la tête comme un ours que masturbe l'experte hôtesse de l'air à qui le riche dompteur a promis un gros pourboire si elle veut bien de temps en temps aller s'occuper de son ours dans la soute aux bagages.

– Je sais ce qui ne va pas, avec toi. Et je peux le faire aller.

Costaud arrêta de balancer sa tête. Fausse-Couche dit :

– Ce qui ne va pas, c'est que tu es tout seul. Tu es le plus fort, mais tu es seul à le savoir. Il n'y a personne pour te dire : « Comme tu es fort ! », sauf les femmes, mais les femmes c'est pas du monde, ça n'y connaît rien, question force, ça dit n'importe quoi pour avoir sa baffe dans la gueule. Non, ce qu'il te faut, c'est un connaisseur. Quelqu'un qui clame au monde entier, d'une voix d'airain, que tu es, toi, Costaud, le plus fort d'entre les plus forts, en beaux vers alexandrins bien rythmés s'accompagnant sur la lyre mélodieuse.

Costaud ouvrait grands les yeux et la bouche. De la bave coulait sur son menton, et de son menton sur ses pieds. Une armée de fourmis rouges grimpait le long du gluant filet pour aller se perdre dans les abîmes ténébreux de la gorge de Costaud. Le bruit courait depuis peu chez les fourmis que là-bas, derrière la glotte, il y avait de l'or, des monceaux d'or. La fourmi qui marchait devant s'appelait François Pizarre.

Costaud dit :

– C'est quoi, des vers ? Et la lyre ?

Et l'airain ? Et bien rythmés ? Et s'accompagnant ? Et monde ? Et entier ? Et mélodieux ? Et et ?

Fausse-Couche eut un air un peu découragé. Mais il y avait de la ressource dans ce petit corps disgrâcié. Il dit :

– T'occupe. Je me coucherai à tes pieds et je te dirai toute la journée que tu es le plus fort, et même la nuit quand Morphée fuira ta couche. Non, ne dis pas « C'est quoi, Morphée ? », je ne pourrais pas le supporter.

Costaud dit :

– C'est quoi, supporter ?

Et puis vite il dit, parce qu'il voyait que Fausse-Couche devenait tout blanc sur sa figure :

– Tu feras ça ?

Et ses yeux brillaient déjà comme si, en effet, Fausse-Couche l'avait fait.

Fausse-Couche dit :

– Je le ferai.

Costaud dit :

– Pourquoi tu le feras ?

– Parce que je suis, premièrement trouillard, deuxièmement feignant. Etant trouillard, je ne veux pas que tu me tues. Etant feignant, je ne veux pas courir après l'aurochs pour remplir ma panse, ni après les femmes pour la vider. J'aime mieux que tu fasses ça pour moi, grand con, et moi je resterai vautré à tes pieds à te chanter comme tu es fort, comme tu es beau, et grand, et riche, et généreux, et intelligent, et combien tes pieds sentent bon, et quelles roses éclosent de ton trou du cul, et quelle musique ta voix, et quel velours tes yeux, tout ça et bien plus encore pour que tu me laisses ronger les os dont tu auras dévoré la viande, et lécher les bonnes femmes dont tu auras ravagé le cul. Voilà pourquoi je le ferai.

Costaud dit :

– C'est quoi, « grand con » ?

Fausse-Couche dit :

– C'est le type le plus fort du monde.

Costaud dit :

– Alors, c'est moi. Dorénavant, tu m'appelleras toujours Grand Con. Et toi, c'est quoi ?

– Moi, je suis le Poète. Je transforme la merde en or pour gagner ma soupe sans attraper d'ampoules.

Alors, voilà. Ça marcha comme ça. Grand Con n'avait plus rien à faire, puisqu'il n'y avait plus personne à tuer, rien à faire que bâfrer et copuler, et écouter en même temps le Poète chanter quel mec il était, lui, Grand Con. Le Poète rongeait les os, vite vite, car s'il s'arrêtait de chanter la main de Grand Con cherchait autour d'elle son fidèle casse-tête, et il léchouillait ce qu'il restait à lécher des pauvres vieilles bonnes femmes défoncées, éclatées, retournées comme peaux de lapins par le coït de Grand Con, et il dormait sur le tas de fumier, devant la porte, sans s'arrêter de chanter et de gratter son machin, là, sa lyre, heureusement qu'il pouvait dormir d'un œil et chanter de l'autre, et gratter du troisième.

Ainsi naquit la poésie épique, mère de toutes les autres poésies et même de toute littérature. C'était encore bien fruste. Plus tard, on raffina. On creva les yeux des poètes pour qu'il chantent mieux, comme les serins : Homère est le plus célèbre exemple de cette technique. Enfin, bon, je vous raconterai tout ça une autre fois.

On s'en est quand même sortis. Ouf. C'était pourtant mal barré. J'espère que le lecteur ne s'est aperçu de rien. Si c'est aussi vache la prochaine fois, je fais mes adieux à l'Olympia et salut bonsoir.

Cavanna

PROFESSEUR CHORON

REPONSE
A TOUT





C'est ici, pour
le carreau qui
manque?

Sous
la table.



Je la
sens!
Je la
sens!

Tu la
sens?
Tu la
sens?

Ne me
touchez pas,
cochon!

PROUT!
SPLASCH!

Où étais-tu
le 1^{er} mai
au soir?

Dites-donc,
laissez-moi
travailler. J'ai
pas le temps
de rigoler,
moi.



Ça pue,
mon amour.

Mais
combien
êtes-vous?

FEEEMME,
JE SUIS FEEEMME
GRACE AAA TOI!

Avoue
que c'est toi qui a
fait le coup, ma
pupuce.

Comme
c'est curieux,
la vie. Je venais
changer un carreau
et je t'ai rencontré,
mon chéri.

Quand
je pense que
j'ai perdu toutes
ces années avec
ce glaçon...

Professeur
Choron, vous avez
vraiment répondu
à tout.

Je ne fais
que mon devoir,
mon cher monsieur.

Madame!

Ma chère
madame,
pardon!

BIENTÔT L'ÉTÉ...



TU
POURRAIS
METTRE UN
SLIP !

FAIT
TROP
CHAUD

ET QUE
LES MOUCHES
VIENNENT SUR
LES TARTINES
DE TES GOSSES,
ÇA NE TE GÊNE
PAS ?

BOOOE
ÇA LES
VACCINE

TANT QUE C'EST PAS DES MOUCHES
À MERDE...

BON ! JE VOIS QUE ÇA FAIT RIRE
TOUT LE MONDE, MOI, JE VAIS PRENDRE
MON PETIT DÉJEUNER AILLEURS !

RACONTE-NOUS
UNE HISTOIRE

UNE HISTOIRE DE MOUCHES ?

OUI
OUI

BON. VOUS SAVEZ COMMENT
LES MARINS S'AMUSAIENT, AUTREFOIS,
QUAND ILS N'AVAIENT PAS DE FEMMES ?

NON

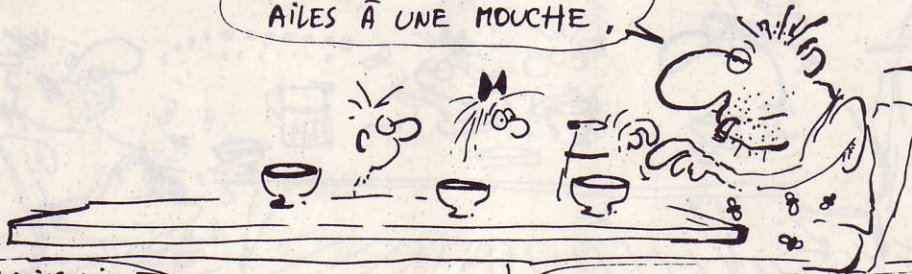
ILS PRENAIENT LEUR BAIN,
TRANQUILLEMENT ALLONGÉS
DANS L'EAU,...

ILS LAISSAIENT JUSTE SORTIR LE
BOUT DE LEUR NOUD DE LA FLOTTE.



ILS ARRACHAIENT LES
AILES À UNE MOUCHE.

UNE
GROSSE
MOUCHE
DE
PRÉFÉRENCE



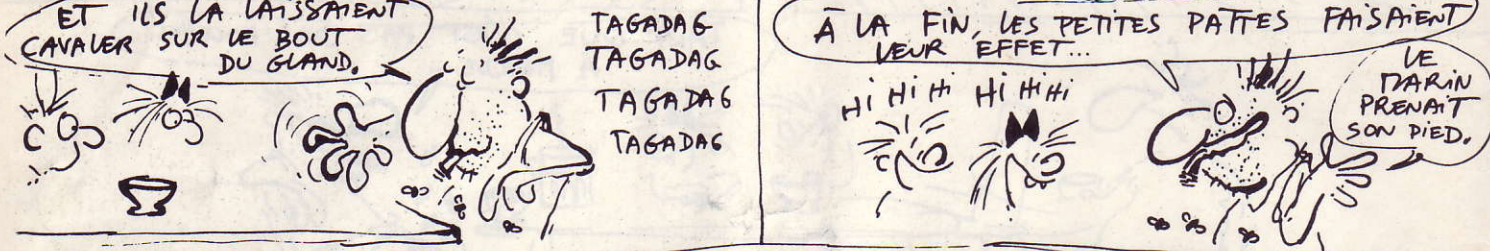
ET ILS LA LAISSAIENT
CAVALIER SUR LE BOUT
DU GLAND.

TAGADAG
TAGADAG
TAGADAG
TAGADAG

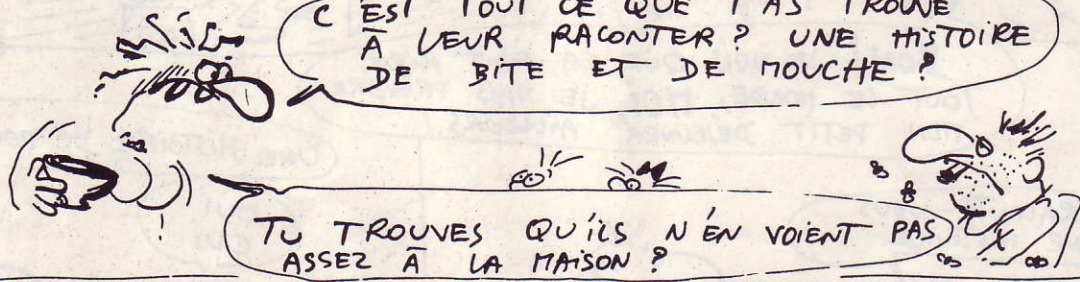
À LA FIN, LES PETITES PATTES FAISAIENT
LEUR EFFET...

HI HI HI HI HI HI

LE
MARIN
PRENAIT
SON PIED.



C'EST TOUT CE QUE T'AS TROUVÉ
À LEUR RACONTER ? UNE HISTOIRE
DE BITE ET DE MOUCHE ?



TU TROUVES QU'ILS N'EN VOIENT PAS
ASSEZ À LA MAISON ?

TU POURRAIS PAS CHOISIR
QUELQUE CHOSE QUI LES
CHANGE DE CET ENVIRONNEMENT ?

ÇA SE PASSAIT
SOUS LES TROPIQUES

PAUV'TYPE, VA !



ET TU LEUR RACONTES
LA MÊME CHOSE DEPUIS
QUINZE JOURS !

HE'...

PAS DE MA
FAUTE SI LE BEAU
TEMPS A COMMENCÉ
DEPUIS QUINZE JOURS.



(3)

REISER

LA VIE EST DURE POUR LES JEUNES FILLES DANS LES VILLES DE GARNISON. – En effet, bien que doté d'un armement sophistiqué, le guerrier reste un homme frustré. ▶

DES FAITS

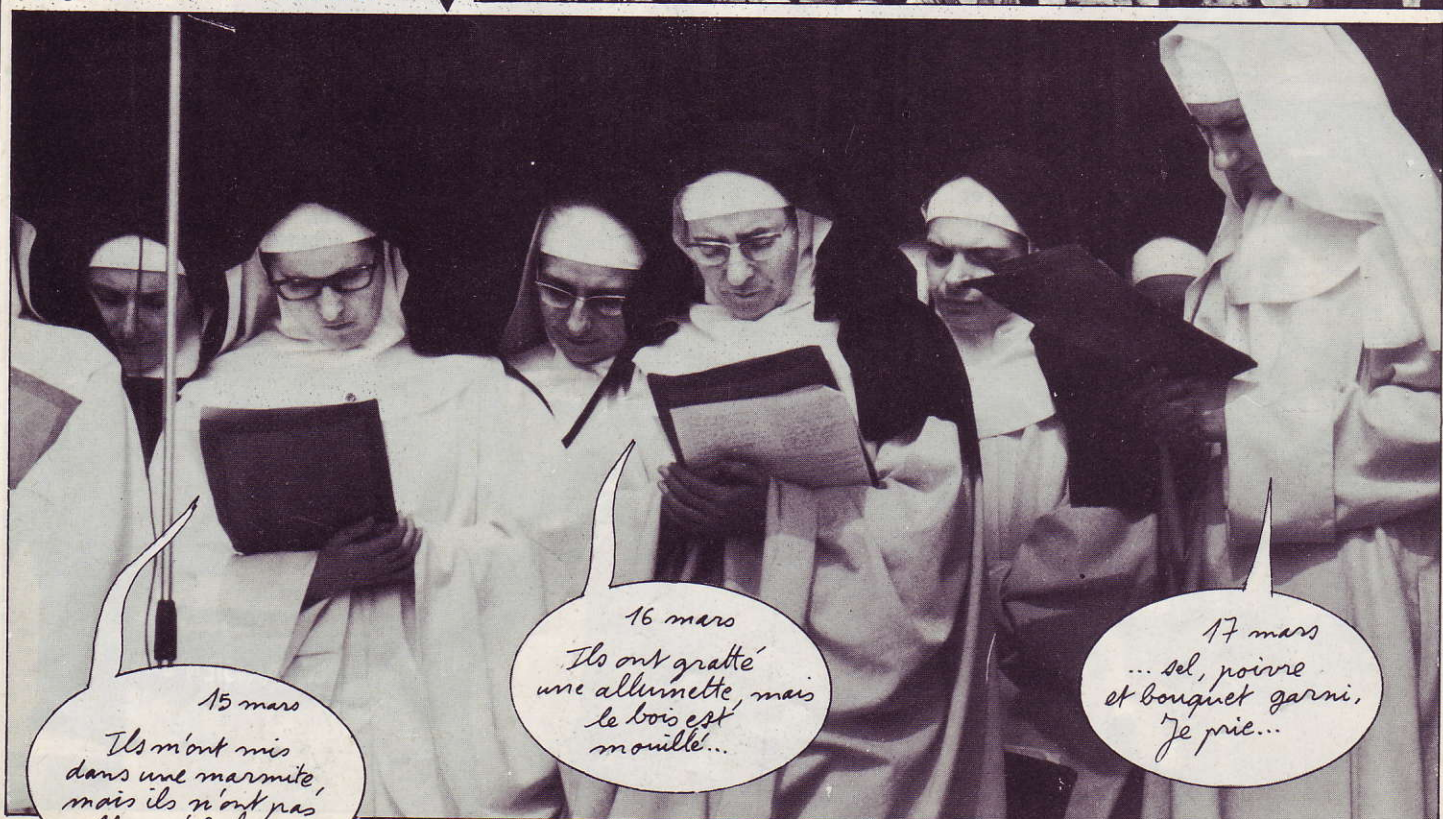
PRESSE POURRIE, MAIS MUNIFICENTE. – Durement éprouvé par le conflit qui oppose son personnel et sa direction, notre confrère « le Parisien Libéré » essaie de remonter la pente en couvrant ses lecteurs de cadeaux. ▼



LES FOLLES NUITS DU BOIS DE BOULOGNE. – Chaque soir, une faune lubrique attirée par les occasions d'accouplements faciles se donne rendez-vous au bois tristement célèbre dont le nom est synonyme de débauche. Dissimulée derrière les troncs blancs des bouleaux (notre photo aérienne), c'est une foule en rut qui se livre aux attouchements et à la sodomie dans un silence seulement peuplé de râles de plaisir. ▶

DES FAITS

LA TRAGIQUE DISPARITION DU COMMANDANT GALOPIN AU TCHAD. – A travers les lettres qu'il écrivait à ses marraines de guerre, on peut suivre le long martyre de l'otage des rebelles tchadiens. ▼





JE NE SAVAIS PAS QUE
VOUS AVIEZ ADOPTÉ UN
PETIT VIETNAMIEN...

Le journal de Delfeil de Ton

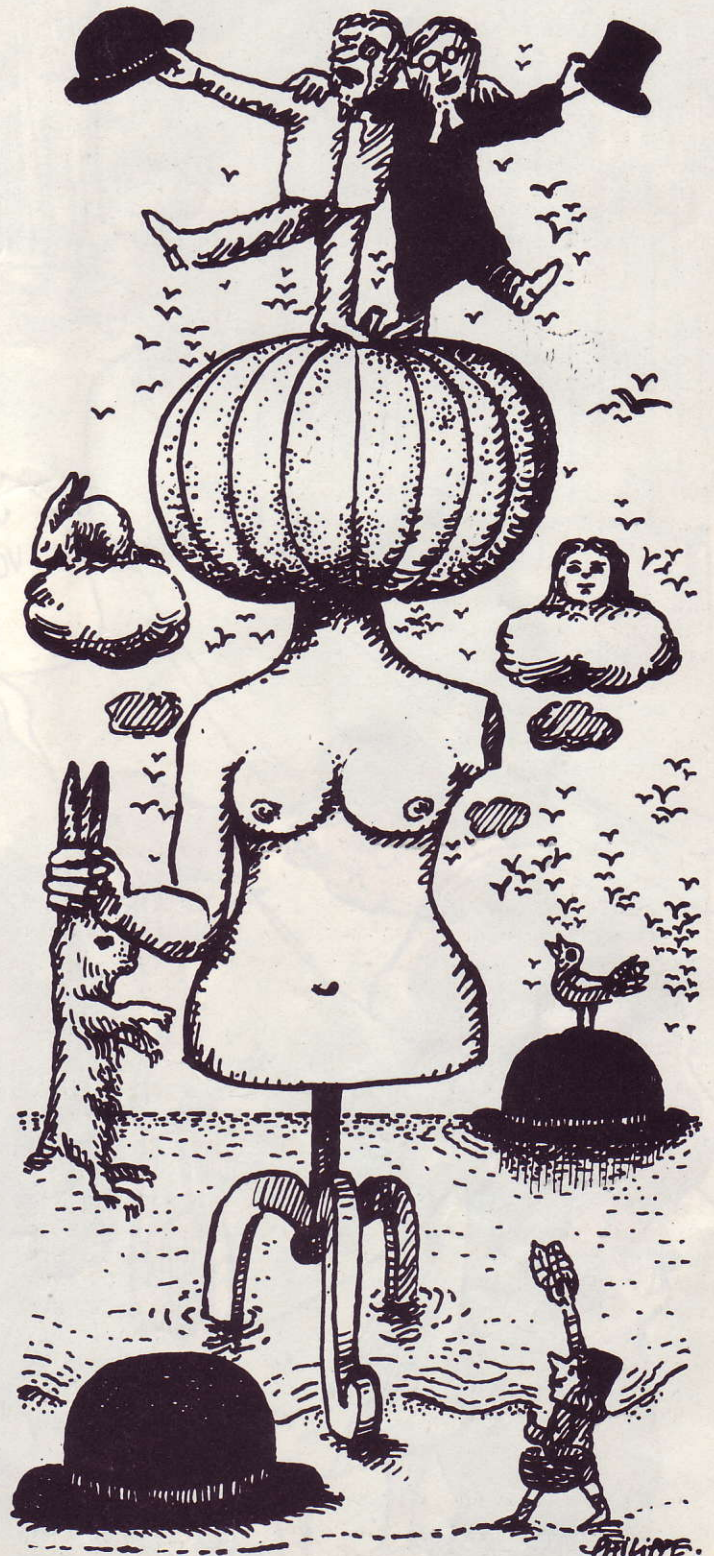
Lundi 1er. – Ce matin, comme j'étais allé à Paris et qu'il faisait un peu frais, je me suis acheté un chapeau. Je marchais sur le boulevard, quand, soudain, mon chapeau s'envole. Aussitôt après, un oiseau vient se poser sur ma tête. Je ne pouvais pas marcher sur le boulevard avec un oiseau sur la tête ! Je chasse l'oiseau, d'un revers de la main, il revient aussitôt se reposer sur ma tête ! J'avance ma main pour le chasser de nouveau, voilà qu'il y donne un coup de bec ! Je retire vivement ma main. Mon chapeau, pendant ce temps-là, avait disparu je ne sais où, je n'avais pas eu le loisir de suivre sa course. J'étais arrêté, avec cet oiseau sur ma tête. Heureusement, à Paris, personne ne remarque jamais rien. Je me suis remis à marcher. L'oiseau était toujours sur ma tête. J'ai accéléré le pas. J'ai couru. J'espérais faire tomber l'oiseau, le pousser à s'envoler, c'était idiot. J'ai voulu le chasser de nouveau. Il m'a redonné un coup de bec, plus méchamment que la première fois. J'ai fait demi-tour, pour me plaindre au chapelier. La boutique était fermée. Le rideau de fer baissé. Il était à peine onze heures du matin. J'ai compris, alors, qu'il ne me serait pas facile de me débarrasser de l'oiseau.

Me voici reparti sur le boulevard. A un moment, je passai devant la boutique d'un autre chapelier. L'idée me vint d'acheter un autre chapeau, que j'aurais posé sur ma tête, couvrant l'oiseau. L'idée d'entrer chez un chapelier avec un oiseau sur ma tête m'en détournait. Un peu plus loin, une boutique offrait un miroir, je me suis regardé dedans. L'oiseau s'y regardait aussi. C'était un moineau, un moineau ordinaire. J'avancai la main pour me saisir de lui. Aussitôt, un vilain coup de bec sur le crâne. Je n'insistai pas. Je repris ma route. Comme il n'était pas question de faire les courses que j'étais venu faire à Paris avec cet oiseau sur ma tête, comme, d'autre part, je ne me souciais pas de m'asseoir dans un compartiment de chemin de fer avec ce même oiseau sur ma tête, je décidai de rentrer en taxi, quoi qu'il dût m'en coûter.

Aucun des chauffeurs à qui je m'adressai n'accepta une course aussi longue, qui les menait aussi loin de Paris. Enfin, comme j'allais renoncer, l'un d'eux accepta. Je jouai à l'Anglais, pour ne pas avoir à faire la conversation. Ce chauffeur parlait anglais. Nous parlâmes de choses et d'autres. Au moment de régler la course, comme nous étions arrêtés devant ma maison, il désigna l'oiseau sur mon crâne et me dit, toujours en anglais : « Il sera mieux ici, à la campagne, qu'à Paris ». J'approuvai. En fait, j'aurais donné cher pour qu'il y soit resté, à Paris.

Rien n'avait bougé, dans la maison, depuis mon départ, tôt ce matin. Dès que j'entrais dans une pièce, l'oiseau allait se poser sur le lustre. Dès que je faisais mine d'en sortir, il revenait se poser sur ma tête. Je cherchais à le feinter, plusieurs fois, pour l'enfermer quelque part. A chaque fois, il me devançait. La dernière fois, il me donna un coup de bec au bord de l'œil droit. Je compris qu'il valait mieux ne pas essayer de jouer au plus fin.

La journée me parut interminable. Je n'osais pas sortir et je n'arrivais pas à fixer mon attention sur rien, que cet oiseau. J'espérais vaguement une visite, quelque chose, il me semblait que si quelqu'un venait, les choses allaient s'arranger. Tout à l'heure, la nuit venait de tomber, une petite fille, que je ne con-



naissais pas, se présenta. Elle m'apportait, de la part de sa grand'mère, une galette et un pot de beurre. L'oiseau s'était posé sur sa tête en la voyant. Je peux l'emporter ? me demanda la petite fille. Je te le donne, lui dis-je, prends-en bien soin, et remercie ta grand'mère (je n'ai pas la moindre idée de qui ça peut bien être). L'enfant partit en emportant l'oiseau, qui ne me donna pas même un regard. Je fermai ma maison à clef et jetai la galette et le pot de beurre à la poubelle. On ne sait jamais. Ce peut être de la nourriture empoisonnée.

Mardi 2. – Ce matin, avant d'ouvrir ma fenêtre, j'ai bien regardé à travers les volets si l'oiseau n'était pas dehors à me guetter. Il n'y était pas. Extraordinaire sensation de liberté.

Mercredi 3. – Il me fallait retourner à Paris, puisque je n'avais rien pu y faire la dernière fois. Quand je suis sorti de la gare pour aller prendre le métro, une nuée de moineaux se sont envolés à mes pieds. J'ai vu, distinctement, qu'un chapeau s'envolait avec eux. Regardant autour de moi, j'aperçus un homme, qui avait un oiseau posé sur la tête. Je ne sais si c'était mon oiseau ou un autre. Craignant qu'il ne me reconnaisse, j'ai couru jusqu'à l'escalier du métro, dans lequel je me suis engouffré.

Pour le reste de la journée, à part un pigeon qui s'est posé sur moi, mais qui n'y est pas resté, rien à signaler.

Jeudi 4. – J'étais dans le jardin, cet après-midi, quand un vol silencieux de chapeaux est passé au-dessus de moi. C'étaient des chapeaux melons, de couleur grise. Ils étaient plusieurs centaines, peut-être même des milliers. Ils se dirigeaient vers l'ouest, en une masse compacte, c'était impressionnant. Le soir, à l'épicerie, allant acheter du sucre, j'ai dit à l'épicier : « Vous avez vu, cet après-midi ? – Oui, me dit-il, il a fait bien beau. » Il y avait trois commères dans la boutique. Elles se sont mises à parler du beau temps, sans jamais mentionner les chapeaux. Je n'ai pas insisté, et je suis rentré chez moi. Par précaution, j'ai acheté cinq kilos de sucre.

Vendredi 5. – J'étais dans le jardin, cet après-midi, quand un vol de chapeaux melons est passé au-dessus de moi, se dirigeant vers l'ouest. Ils étaient de couleur noire, cette fois. Une heure après, des chapeaux hauts de forme, de soie grise, sont passés par le même chemin. Ils n'étaient qu'une dizaine. Sans doute une espèce en voie d'extinction. Je suis allé chez l'épicier. Je n'ai rien dit. Les gens y parlaient de choses sans importance. J'ai acheté cinq litres d'huile et dix kilos de pâtes alimentaires.

Samedi 6. – Merveilleuse journée d'été. Je m'étais assoupi au jardin, allongé sur le transatlantique. Des gouttes, tombant sur mon visage, m'ont brusquement réveillé. Des canotiers,

passant dans le ciel, avaient pissé sur moi ! Où allons-nous, si les chapeaux se mettent à pisser sur la tête des gens ?

Ce soir, on sonne à ma porte. J'y vais. La petite fille de l'autre jour venait réclamer, de la part de sa grand'mère, le torchon dans lequel elle avait apporté sa galette et le pot où elle avait mis le beurre. J'avais tout jeté à la poubelle, craignant quelque piège. Craignant de décevoir l'enfant si je lui disais que je les avais perdus, je lui ai donné un de mes torchons et un ancien pot de moutarde dans lequel je rangeais mes crayons. Remercie encore ta grand'mère pour moi, dis-je à cette petite fille (en fait, j'ignore toujours qui ça peut bien être !). J'ai fermé la porte. Je suis retourné dans la salle à manger. L'oiseau était posé sur le lustre. Il sifflait. « Salut, l'oiseau ! », lui dis-je, gaiement, mais intérieurement, je rageais. Ecartant le rideau, je vis la petite fille s'éloigner rapidement dans la rue, sautant d'un pied sur l'autre, apparemment contente du bon tour qu'elle m'avait joué. Si je découvre qui est sa grand'mère, je la ferai punir en inventant qu'elle m'a manqué de respect.

L'oiseau m'a suivi dans ma chambre. Je dormirai avec la tête sous les draps. J'ai peur qu'il ne me crève les yeux, la nuit.

Dimanche 7. – Ce matin, un chapeau était accroché au lustre de ma chambre à coucher et l'oiseau avait disparu. C'était le chapeau que j'avais acheté lundi à Paris, ou son frère. Je me suis gardé d'y toucher. Au moment de partir pour la messe d'onze heures, il est venu de lui-même se poser sur ma tête. Je me suis demandé si je n'allais pas rester à la maison, craignant de me retrouver sur le chemin de l'église avec un oiseau sur la tête. Dieu merci, il n'en a rien été. J'ai ôté mon chapeau en entrant dans l'église. Plongeant mes doigts dans le bénitier pour me signer, j'ai fais le signe de Croix, puis j'ai aspergé mon chapeau d'eau bénite en conjurant Dieu de me faire retrouver la paix. Le sermon fut dit par l'abbé Mardi. Il compara la Création du monde à un chapeau et l'homme à un lapin, que Dieu fait surgir de ce chapeau. Mais Dieu, s'écria l'abbé dans une superbe envolée, n'a pu faire sortir le lapin du chapeau parce qu'il l'avait mis lui-même dans le chapeau. L'homme occupe une place de choix dans l'univers, mais cette place, il n'a rien fait pour l'avoir, il la doit à Notre Seigneur, son Dieu. Rendons grâce à Dieu.

J'avais mon chapeau posé sur mes genoux. Comme l'officiant reprenait la messe, les fidèles se levèrent et je posai mon chapeau sur le prie-dieu, devant moi. Un lapin s'en échappa. Je posai vivement le chapeau sur le lapin. Le lapin se tint tranquille jusqu'à la fin de la messe. De temps à autre, le chapeau bougeait un peu, mais rien de grave, et mes voisins ne s'aperçurent de rien.

La fin de la messe arriva. Je laissai mes voisins s'éloigner, faisant mine d'être en prière. Quand il n'y eut plus personne autour de moi, je me levai et m'éloignai rapidement, abandonnant mon chapeau sur le prie-dieu. Je n'avais pas fait trois pas dans la rue que le chapeau était venu se poser sur ma tête et que j'eus juste le temps de le soulever pour saluer des personnes de ma connaissance, avec un sang-

Le journal de Delfeil de Ton



froid qui, après coup, m'étonna. Le lapin n'était pas dans le chapeau. Je regardai autour de moi, imaginant qu'il me suivait. Il n'y était pas non plus. Au moment où j'entrai chez moi, mon chapeau s'envola et disparut comme un point dans le ciel. Le lapin était dans le lustre de la salle à manger. L'oiseau était sur sa tête. J'avoue que le découvrage me prit.

Cet après-midi, on sonne à ma porte. J'y vais. Une jeune femme, très belle, très pâle, venait quêter. « Pour les vampires », me dit-elle. Je donnai un billet de dix francs. Comme elle ne me remerciait pas : « C'est insuffisant ? » lui demandai-je. Elle me fit comprendre que oui. Je lui donnai un billet de cent francs. Comme je n'ai pas osé lui réclamer le billet de dix francs que je lui avais donné avant, cela m'a coûté cent dix francs.

Plus étrange encore, si c'est possible. Au moment de me mettre à table, j'ai reçu la visite de l'abbé Mardi. Il tenait un cul-de-jatte dans ses bras. Il l'a posé sur la table : « Je l'ai trouvé devant votre porte ». Le cul-de-jatte avait les mains liées dans le dos par de la corde. Une enveloppe était accrochée à son cou. Nous l'ouvrîmes. On m'enjoignait d'héberger ce cul-de-jatte jusqu'à nouvel ordre. Je suis prié de lui laisser les mains liées dans le dos en toutes circonstances, car il est dangereux. J'ai dit à l'abbé Mardi : « Dieu cache de drôles de lapin dans son chapeau. — Il faut faire confiance à Dieu, me répondit-il, même si ses desseins nous paraissent impénétrables. » Il disait cela sans avoir l'air trop convaincu.

Le cul-de-jatte ne comprend pas le français. Il s'exprime dans une langue inconnue de l'abbé et de moi. J'ai essayé de lui parler en anglais, sans succès. L'abbé a essayé le latin. Je me suis moqué de lui. Il l'a mal pris. Il a dit qu'il était moins ridicule d'essayer de converser en latin avec un étranger que d'avoir chez soi des culs-de-jatte dangereux avec qui on est incapable d'échanger trois mots. Je lui ai fait remarquer vivement que je n'avais pas chez moi des culs-de-jatte, mais un seul cul-de-jatte, et que d'autre part c'était lui qui l'avait apporté dans ma maison, sans que je lui aie rien demandé. Il le prit très mal, et il commença à parler de ces gens qui ont des lapins dans leurs lustres, des lapins qui ont un oiseau posé sur leur tête. J'espérais qu'il ne les avait pas vus, j'en fus pour mes illusions. Comme le cul-de-jatte s'était mis à gueuler (je compris plus tard qu'il voulait faire savoir qu'il avait soif), je lui ai donné une paire de gifles pour le faire taire. L'abbé m'a traité de brute. Il a embrassé le cul-de-jatte sur le front en lui disant en latin de me pardonner, parce que je ne savais pas ce que je faisais, et il est parti. Me voilà brouillé avec l'abbé Mardi. Je crois que tout est venu de ce que je me suis moqué de la Création divine lorsqu'il est entré chez moi avec ce cul-de-jatte dans les bras. Une satisfaction pour moi, au départ de l'abbé. En s'en allant, il a mis son chapeau sur sa tête. Le chapeau s'est envolé et il est resté là, où il est toujours, sous le plafond !

Lundi 8. — Ce matin, le cul-de-jatte était mort, le lapin était mort, l'oiseau était mort. Ils ont été saignés. Ils portaient des traces de morsure au cou. J'avais pourtant donné, quand cette jeune femme est venue quêter hier, « pour les vampires ». Dois-je comprendre que d'avoir donné, cela m'a sauvé la vie ? Le chapeau de l'abbé avait disparu. Il va penser que je ne veux pas le lui rendre. Est-ce de ma faute, si les vampires pénètrent la nuit chez les gens, s'ils volent, s'ils rackettent et s'ils tuent ?

J'ai enterré le cul-de-jatte, l'oiseau et le lapin dans ma cave, craignant d'être vu si je les enterrais dans le jardin.

Mardi 9. — Aujourd'hui, je suis resté chez moi tranquillement. Il ne m'est rien arrivé.

Mercredi 10. — Comme hier.

Jeudi 11. — Calme plat.

Vendredi 12. — Le prix du lait a encore augmenté. Le pain augmente lundi.

Samedi 13. — La curiosité de l'abbé Mardi a été la plus forte. Prétextant la charité chrétienne qui prescrit le pardon des offenses, il est passé par-dessus son amour-propre et il est venu me rendre visite. Nous parlâmes de tout et de rien. Je le laissais venir. A un moment, n'y tenant plus, et passant du coq à l'âne, il me dit : « Et votre cul-de-jatte ? » Je lui ai raconté comment je l'avais trouvé mort, ainsi que le lapin et l'oiseau, comment je les avais enterrés. Je lui ai dit que son chapeau, qu'il avait oublié chez moi, avait disparu par la même occasion. « Je ne l'avais pas oublié, me dit l'abbé, vous savez très bien qu'il s'était réfugié sous votre plafond. » Moi : « C'est une chose qui lui arrive fréquemment ? » L'abbé : « C'était la première fois. Ce sera la dernière. Figurez-vous que je l'ai retrouvé chez moi, accroché à la patère, le lendemain matin. Je l'ai brûlé dans ma chaudière. Je ne porterai plus de chapeau. S'il fait froid, cet hiver, je mettrai un passe-montagne. » J'ai dit à l'abbé que j'enviais sa détermination. « Avec l'aide de Dieu, on s'en sort toujours », me dit l'abbé.

La mort du cul-de-jatte m'a beaucoup plus impressionné que je ne me l'avouais à moi-même. Je racontai à l'abbé ce qui m'était arrivé, depuis ce jour fatal où j'étais allé à Paris et où je m'étais acheté un chapeau. Je croyais bien lui avoir tout dit, quand la petite fille de l'autre jour vint m'apporter une citrouille de la part de sa grand'mère. Je vis alors que j'avais oublié de parler de cette petite fille et du cadeau de sa grand'mère à l'abbé. Remerciant la petite fille, je la présentai à l'abbé. Et qui est ta grand'mère ? lui demanda l'abbé. Ma grand'mère, c'est mémée, fit la petite fille. Et où habite-t-elle ? demanda l'abbé. Au bout du village, fit la petite fille. L'abbé me fit signe qu'elle mentait et il dit à la petite fille qu'il ne la connaissait pas et qu'il ne l'avait jamais vue au catéchisme, ni à la messe. La petite fille, alors, se troubla, et partit en courant. L'abbé allait la poursuivre, quand le passage de la porte lui fut barré par la citrouille, qui venait de se transformer en carosse. L'avouerais-je ? Je m'y attendais.

L'abbé Mardi sortit deux pistolets de sous sa soutane. Il m'en donna un. Montons, me dit-il, et nous prîmes place dans le carosse. Cependant, comme il n'était pas attelé, nous restâmes sur place et nous y serions encore si nous n'en étions pas descendus. J'ai retenu l'abbé à dîner. Il vient de rentrer au presbytère. Je vais me coucher. Le carosse est toujours devant ma porte.

Dimanche 14. — Ce matin, à la messe d'onze heures, sermon par l'abbé Mardi. Il a comparé l'homme à un cul-de-jatte et la vie à un carosse qui ne serait pas attelé. Qu'est-ce qu'un cul-de-jatte, s'est écrié l'abbé dans une superbe envolée, si son carosse n'est pas attelé ? C'est un homme sans jambes. Mais si le cul-de-jatte fait confiance à son créateur, son Dieu, alors son carosse avance et le cul-de-jatte peut se déplacer. Prions Dieu de nous faire avancer dans son carosse et plaignons ceux qui n'y montent point, car en vérité celui qui n'a point de jambes et qui croit en Dieu montera au ciel, tandis que celui qui a des jambes et qui reste sourd à l'appel de Dieu descendra en enfer, où le Diable lui brûlera la plante des pieds.

En sortant, pour aller à la messe, j'ai buté dans la citrouille qui était posée sur le sol, derrière ma porte. A la sortie de la messe, devant l'église, le carosse m'attendait. Deux chevaux y étaient attelés, que menait une jeune femme brune et pâle





en habit noir, coiffée d'un chapeau haut de forme de la même couleur. L'apercevant, j'ai aussitôt fait demi-tour et suis allé rejoindre l'abbé Mardi à la sacristie. Nous nous sommes armés d'un revolver chacun, ainsi que d'un flacon d'eau bénite. Devant l'église, un attroupement s'était formé autour du carosse. Un gendarme vint nous dire qu'il ne fallait pas rester là, car nous encombrions la circulation. Nous prîmes place dans le carosse, l'abbé et moi, et nous voilà partis. Dans le bois de Saint-André, nous quittâmes la route, traversâmes des fourrés qui s'écartaient à notre approche pour se reformer après notre passage et bientôt nous nous trouvâmes dans un château sous la mer. Il était habité par des poissons et par des femmes. Les poissons ne nous regardèrent pas. Les femmes nous entourèrent en riant et en battant des mains. Elles étaient vêtues de maillots de bain et parlaient une langue inconnue qui ressemblait à la langue que parlait le cul-de-jatte venu mourir chez moi. On nous mena à table, où un repas nous fut servi. Il était composé uniquement de poissons. L'abbé, me prenant à part, me dit qu'il était douteux que nos revolvers pussent nous servir à rien sous la mer. Quant à l'eau bénite, ce n'était pas nos deux malheureux flacons qui pouvaient nous servir à conjurer une masse liquide aussi énorme. Les poissons étaient délicieusement préparés et d'une fraîcheur incomparable. Les créatures féminines nous firent ensuite des gouzis-gouzis dans les oreilles et nous nous endormîmes sur des lits d'algues pendant qu'on nous léchait la plante des pieds.

Nous nous réveillâmes dans le carosse, qui était arrêté devant chez moi. Notre cochère avait disparu, ainsi que les chevaux, et nul lapin, nul oiseau, nul cul-de-jatte ne nous attendaient à la maison. L'abbé me quitta presque aussitôt, sans que nous nous soyons rien dit. L'un comme l'autre, nous craignions d'être dérompés. L'un comme l'autre, nous étions pressés d'être seuls, avec nos souvenirs merveilleux.

Lundi 15. – Ce matin, chez l'épicier, comme on me disait qu'on m'avait vu partir dans un beau carosse, hier, j'ai inventé que c'était mon ancienne fiancée qui m'avait envoyé chercher pour un repas d'anniversaire. Vous allez vous marier ? me demanda l'épicière. Oh non, fis-je, nous sommes trop âgés, maintenant, nous retrouver de temps à autre à la même table nous suffit. Quand je fus sorti, j'ai entendu les commères se mettre à parler de moi toutes ensemble et l'expression qui revenait le plus fréquemment était celle-ci : « C'est un homme distingué ».

Cette nuit, le carosse était redevenu citrouille. Je l'ai mise dans le jardin. Si elle redevient carosse, ce sera plus discret.

Mardi 16. – Deux culs-de-jatte ont été déposés devant ma porte aujourd'hui. Comme l'autre, ils avaient les bras liés dans le dos. Comme l'autre, on m'avertissait qu'ils étaient dangereux. Je les ai nourris à la cuiller, en évitant de les toucher. L'idée de les toucher me répugne. Pour les faire entrer dans la maison, je les ai fait glisser par terre après avoir passé un crochet dans leur ceinture. Je m'attends à les trouver morts demain.

Mercredi 17. – Les deux culs-de-jatte sont morts, après avoir été saignés. Comment ai-je pu dormir, sachant ce qui allait se passer sous mon toit ? J'ai dormi parce que je voulais me retrouver dans le château, sous la mer.

Jeudi 18. – J'ai vu passer un vol de culs-de-jatte, qui se dirigeaient vers l'ouest. Je suis allé en parler à l'abbé Mardi. Il les avait vus aussi. C'est nouveau : il n'avait jamais vu passer les vols de chapeaux. D'après lui, nous sommes

les seuls avoir vu quelque chose. Il m'a dit aussi : « Vous n' imaginez pas comme notre escapade en carosse, l'autre jour, a fait jaser. Avec votre prétendue ancienne fiancée, vous êtes en train de devenir une célébrité. » J'ai horreur de ça.

Vendredi 19. – Aujourd'hui, j'ai vu passer un vol de lapins.

Samedi 20. – Aujourd'hui, j'ai vu passer un vol d'oiseaux.

Dimanche 21. – Ce matin, à la messe d'onze heures, sermon par l'abbé Mardi. Il a comparé Dieu à une fiancée. Beaucoup lui ont donné leur foi, mais elle épouse le dernier qui vient de la lui donner. De même, Dieu est plus accueillant à celui qui vient à lui après l'avoir longtemps ignoré, mais qui vient à lui avec passion, qu'aux tièdes et aux prudents qui ne l'ont pas vraiment aimé. Soyons prêt à tout laisser pour suivre Dieu, s'est écrié l'abbé dans une superbe envolée, et nous vivrons avec lui dans les siècles des siècles, amen.

Quand l'abbé a eu fini son sermon, tous les regards se sont portés vers moi. Chacun se demande si je vais me marier avec la dame qui m'envoie son carosse. Me marier, moi ? Jamais ! D'ailleurs, je n'ai pas de fiancée !

Lundi 22. – Une dizaine de culs-de-jatte ont été déposés chez moi pour y être saignés et y mourir. Je ne les ai pas nourris. A quoi bon ? Comme ils criaient pour avoir de la nourriture, je leur ai mis la tête sous des oreillers, je me suis mis des boules « Quies » dans les oreilles et je suis monté me coucher.

Mardi 23. – Comme prévu, les dix culs-de-jatte sont morts. S'il en vient d'autres, je n'aurai plus de place pour les enterrer dans ma cave. Dans mon jardin, la citrouille est en train de pourrir. Les vers s'y sont mis. Ma vie n'est pas gaie. Je dois à la vérité de dire que je me suis mis à boire beaucoup et que depuis quelques jours, le soir, l'ivresse m'aide à m'endormir.

Mercredi 24. – Ce matin, je descends. J'entre dans la salle à manger. Une cul-de-jatte était sur la table et elle me souriait. Majestueuse, en dépit de son infirmité, avec un buste superbe que mettaient en valeur ses épaules dénudées et un corsage qui ne laissait guère ignorer les rondeurs de sa poitrine, elle portait un chapeau melon sur lequel était posé un oiseau. Dans ses bras, elle tenait un lapin, qui semblait au comble de la félicité. L'oiseau pépiait et le chapeau était muet. La cul-de-jatte a posé le lapin près d'elle sur la table et elle m'a tendu les bras. Son air était si avenant, sa peau si fraîche, que j'ai failli l'embrasser. Une intuition m'a retenu : et si c'était une cul-de-jatte vampire ? Je lui ai demandé ce qu'elle faisait là, et pourquoi elle n'avait pas les bras liés dans le dos comme les autres. Quels autres ? me demanda-t-elle dans un excellent français. Les autres culs-de-jatte, fis-je, tous les culs-de-jatte qui viennent chez moi ont les bras liés dans le dos parce qu'ils sont dangereux, je suppose qu'avec vos mains librés, vous êtes encore plus dangereuse que les autres. Le monstre ! s'écria-t-elle, ça ne lui suffit pas de me voir sans jambes, il veut encore me voir sans bras.

J'avoue que ma muflerie me fit un peu honte. La peur me faisait manquer aux devoirs de la civilité. D'autre part, cette femme s'était introduite chez moi sans autorisation. Comment êtes-vous montée sur cette table ? lui demandai-je. Le carosse m'a arrêté à sa hauteur, me répondit-elle, je n'ai eu qu'à me laisser rouler. C'est vrai, dirent d'une seule voix les deux chevaux qui étaient attelés au carosse, lequel était dans mon jardin. Ils avaient passé leur tête par la fenêtre. J'allai voir au jardin. Je ne pensais pas qu'une citrouille



Le journal de Delfeil de Ton



véreuse pût se transformer en un carosse aussi éclatant. Prends-la dans tes bras, me dit la cochère, tu n'as rien à craindre, s'il y a une vampire ici, c'est moi. En effet, je la reconnus à cet instant. C'était elle qui était venue une fois quêter chez moi. « Pour les vampires », avait-elle dit. « C'était vous ? Lui demandai-je. – C'était moi. Au lieu de vouloir m'enfoncer un pieu dans le cœur, comme les autres, tu m'as donné cent francs. » En réalité, j'ai donné cent dix francs. La vampire poursuivait : « Ta bonté t'a sauvé ». En fait de bonté, j'avais été lâche, oui. « Ceux qui refusent, nous les emmenons sous la mer, nous leur scions les jambes, nous rendons leur langage confus et nous les ramenons sur terre, où nous les saignons, ce qui met fin à leurs tourments. – Mais que faites-vous de leurs jambes ? – Nous comblons la mer. La malédiction qui nous frappe prendra fin quand le palais de nos ancêtres ne sera plus sous l'eau. »

Ainsi donc, l'abbé Mardi et moi nous sommes fait faire des gouzis-gouzis dans les oreilles par des vampires ! Des vampires nous ont léché la plante des pieds ! « Prends cette femme, me dit la vampire en me désignant la cul-de-jatte, nous l'avons parée pour toi. » D'un coup de dent, elle saigna le lapin, puis l'oiseau. Elle but leur sang. Elle mangea le chapeau. La cul-de-jatte retira sa robe. Moi, qui suis déjà si peu porté sur la bagatelle, les circonstances ne m'aidaient guère. Les deux chevaux commençaient à faire des réflexions désagréables sur mon compte. La cochère les fit taire, en les fouettant, bien fait. Je lui dis que je remerciais le peuple vampire pour les bienfaits dont il me comblait, mais que cette cul-de-jatte ne me tentait point. « Elle va mourir, alors », me dit-elle. J'aimais autant ça. Elle se jeta sur son cou. La cul-de-jatte battit des bras en poussant un grand cri. Elle eut un spasme. En un instant, elle était morte. La vampire se redressa : « Nous lui avons fait croire que sa complaisance pour toi lui sauverait la vie, mais, de toutes façons, elle était condamnée. Le sang des vrais culs-de-jatte est le meilleur du monde. Celle-ci l'était de naissance. Embrasse-moi, si tu veux, tu n'as rien à craindre, je suis rassasiée. »

Cet après-midi, moi, j'ai sauté une vampire !

Ensuite, elle m'a léché la plante des pieds, je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, tout avait disparu.

Jeudi 25. – Rendu visite à l'abbé Mardi. Je lui ai raconté mes amours avec la vampire. Il pense, je le pensais aussi, que c'est leur reine qui est venue me voir. Nous nous sommes fait la réflexion que nous n'avons vu que des femmes, dans le palais sous la mer. Aurais-je été choisi pour féconder la reine ? L'abbé m'a fait m'agenouiller et a récité des prières d'exorcisme : « Venons en aide à votre âme, on ne sait jamais ». Je lui ai donné cent dix francs pour ses pauvres. L'abbé pense aussi qu'après les confidences que j'ai reçues, les vampires ne se manifesteront plus par ici.

Vendredi 26. – Tout a passé tellement vite, avant-hier, il me semble que c'est seulement maintenant que je sens dans mes mains le corps de la vampire, ses baisers, son parfum. Désir fou de la revoir pour mieux la goûter. Regret de n'avoir pas su prendre la mesure des événements extraordinaires que je vivais. Je subissais les choses, plus que je ne les sentais. Je ne sais même pas son nom. Femme cruelle, femme tendre. Reviendras-tu jamais ? Me lécheras-tu encore la plante des pieds ?

Samedi 27. – Le ciel est vide. Il n'y passe plus rien. Ce ciel, où

s'est envolé mon chapeau par quoi, un jour, tout a commencé. Il m'est revenu que le chapeau de l'abbé Mardi, un jour, lui aussi, s'est envolé. Plus tard, plus sage ou plus fou que moi, il l'a brûlé. Mon amante mange des chapeaux. Il me plairait, si mon chapeau s'est envolé pour se faire manger par les vampires, que ce soit elle qui l'ait mangé. Demander demain, à l'abbé Mardi, où il avait acheté son chapeau. Si, par hasard, il l'a acheté dans le même magasin où j'avais acheté le mien, cela expliquerait peut-être pourquoi il a été choisi pour descendre avec moi dans le carosse, sous la mer.

Un peu plus tard. – Je n'y ai pas tenu. Je suis allé voir l'abbé. Nous avons acheté nos chapeaux dans le même magasin parisien. Lundi, nous irons ensemble à Paris pour en avoir le cœur net.

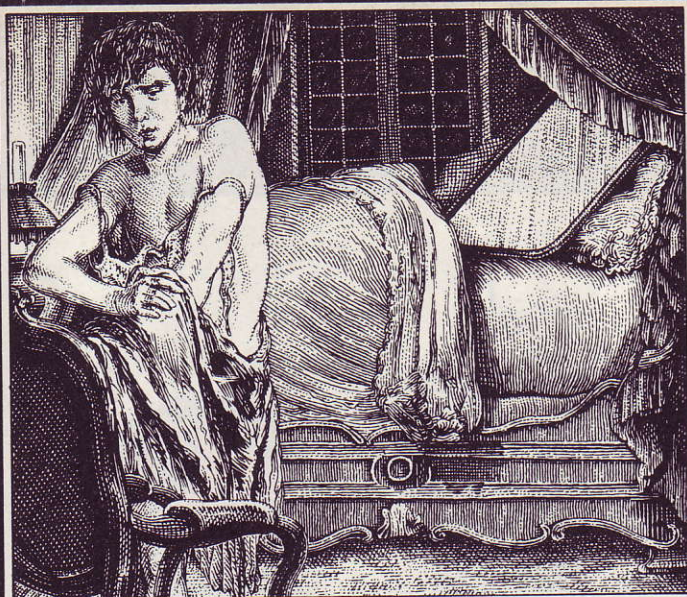
Dimanche 28. – Ce matin, à la messe d'onze heures, sermon par l'abbé Mardi. Il a comparé l'âme du païen à une citrouille que le baptême change en carosse. On ne monte pas au ciel dans une citrouille, s'est-il écrié dans une envolée, c'est pourquoi la sainte religion doit être propagée. A la sortie, les fidèles étaient unanimes à dire que cette semaine l'abbé ne s'était pas beaucoup fatigué.

Lundi 29. – Voyage à Paris dans la voiture de l'abbé Mardi. Le pâté de maisons où se trouvait le marchand de chapeaux a été démoli. On doit construire à la place un « musée du parking ». Personne n'a su nous dire si le chapelier avait transporté son magasin ailleurs, ni comment il s'appelait et où il habitait. Plusieurs personnes nous ont même assuré qu'il n'y avait jamais eu de chapelier dans ce quartier, sinon peut-être avant la guerre, et que de toute façon les commerçants du pâté de maisons qu'on venait de démolir avaient été expulsés depuis plusieurs mois. Nous étions sans doute tombés dans une boutique-piège, l'abbé et moi. Cela explique que lorsque j'y revins, cinq minutes à peine après avoir acheté mon chapeau, j'ai trouvé le rideau de fer baissé, au beau milieu de la matinée.

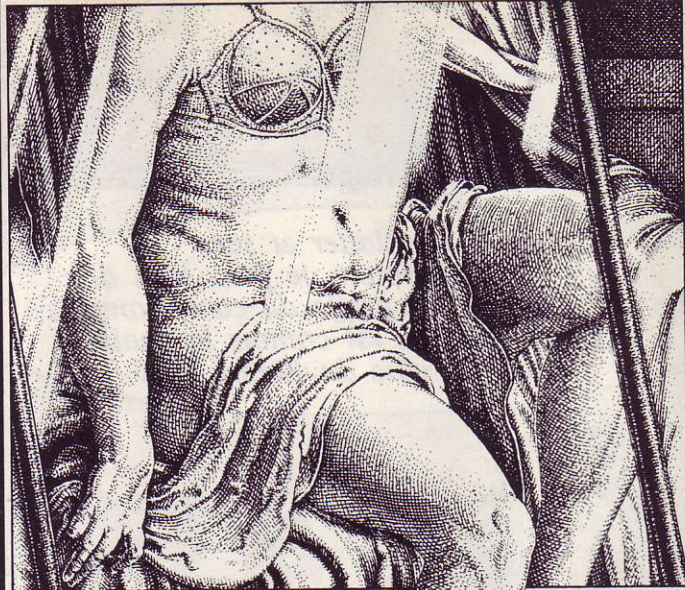
Au retour, par la route, nous sommes passés devant le bois de Saint-André. L'abbé a fait entrer sa voiture sous les fourrés, mais ils ne se sont pas écartés devant nous, et nous avons dû bientôt faire demi-tour.

Mardi 30. – L'abbé est venu me voir. Il voudrait que demain nous partions à pied en expédition dans le bois de Saint-André pour essayer de retrouver le chemin qui descend dans la mer. J'allais le lui proposer.

Mercredi 31. – Nous n'avons pas trouvé le chemin de sous la mer. Nous avons cherché de longues heures, mais il était évident, dès le début, que nous ne retrouverions aucune trace du passage de notre carosse. Nous avons fini par pique-niquer au bord de la rivière, où nous nous sommes baignés. Nous étions dans la rivière quand nous avons vu passer, cette fois venant de l'ouest et se dirigeant vers l'est, des vols de chapeaux, de lapins, d'oiseaux. Il y en eut des quantités extraordinaires, sans commune mesure avec ce que nous avions vu les autres fois. On aurait dit que le ciel se vidait. Puis, plus rien. La même oppression nous a pris, l'abbé et moi, nous attendions de voir passer les femmes-vampires. Elles ne sont pas passées. Nous nous sommes allongés pour la sieste. L'abbé s'est approché de moi, il a commencé à lécher la plante de mes pieds. J'ai commencé à lécher les siennes. Nous nous sommes endormis. Quand nous nous sommes réveillés, on nous avait volé nos portefeuilles.

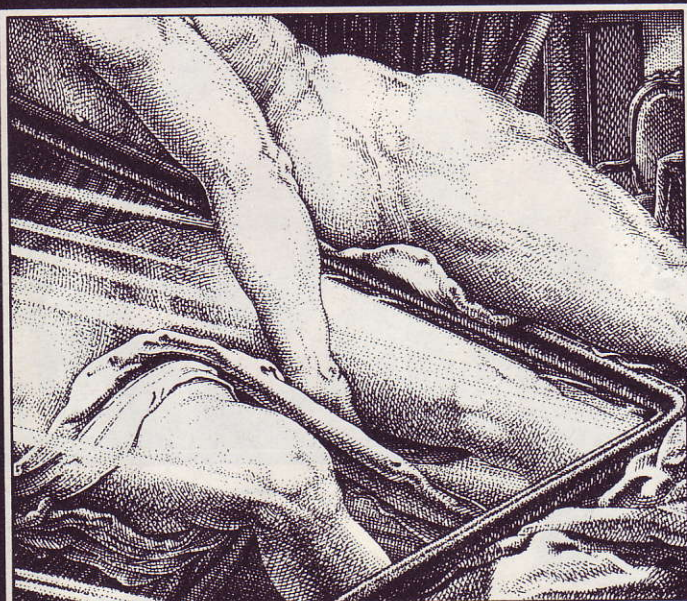


« Prenez garde parents ! Loin des regards curieux, l'adolescent se dévêtra, il se munira d'un quelconque accessoire propre au beau sexe, ainsi que d'un miroir mobile. - C'est ici que commence le danger.

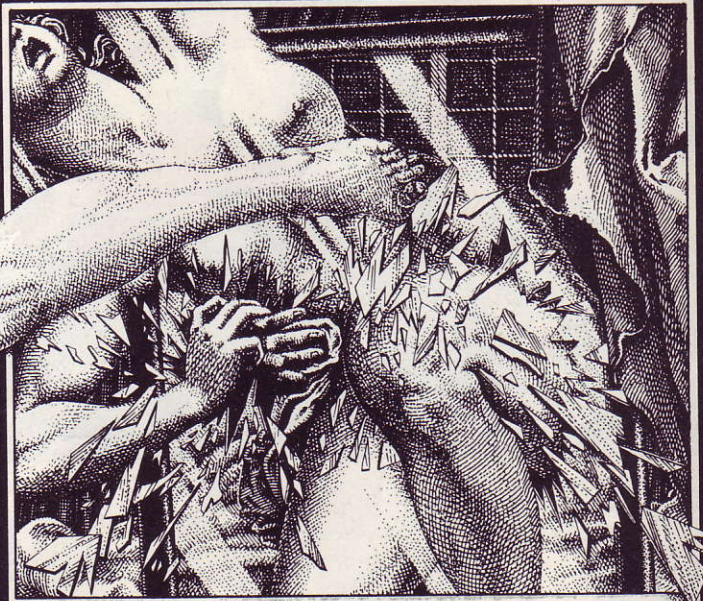


Le corps du jeune à peine formé est en effet très jeune femme, et, émoustillé par sa propre vision, paré d'attributs féminins, ne sachant distinguer

proche de celui de la jeune femme, le garçon s'imaginera la réalité du mirage.



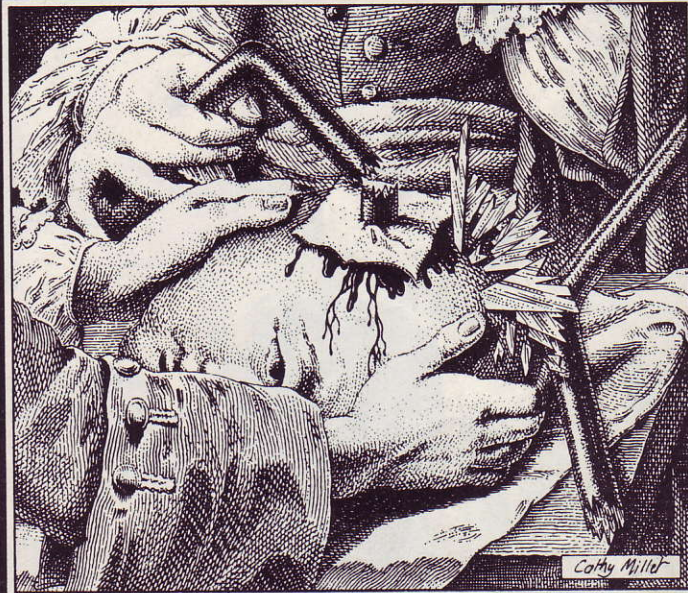
L'adolescent se prodiguera maints caresses et attouchements honteux qu'il est meilleur de taire ici car ce n'est pas notre propos.



C'est alors un possédé que la violence de ses gestes et manipulations désordonnés mènera à l'aboutissement tant désiré.



Et c'est un jeune homme blessé tant dans son âme que dans son corps souillé qui retombera - le mot n'est point trop fort - dans notre bonne réalité.



Parents prenez garde !
L'onanisme provoque d'irréremédiables maux ou blessures ! »
(Extrait de : Du plaisir solitaire chez l'adolescent. Par Vesco de Kéréven.)

UNE GRANDE PREMIERE CHIRURGICALE

LA G

*Sans me flatter et sans
vouloir vexer personne, je peux bien dire
que, par exemple, la greffe du cœur comparée
à la greffe totale, c'est comme la chaise à
porteurs à côté du Bœing 707.*



*Dessous, vous
avez le receveur :
gras mais pas de santé.
Dessus, le donneur :
maigrichon, mais
jamais un rhume.*

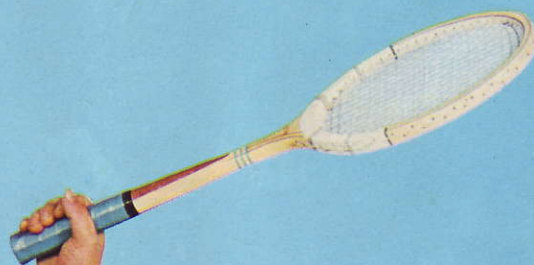
Catgut !



REEFFE TOTALE



*Jamais
de phénomène
de rejet. 100 % de
réussite ! Dès l'opération
terminée, le greffé
est sur pied et
reprend une vie
normale.*



*VAS-Y,
SMATCHE !*



VISITE D'UNE CENTRALE NUCLEAIRE

Reportage Gébé _ Photos Chenz





Mesdames et messieurs, une centrale, c'est un chapeau. Et qu'est-ce qu'il en sort ? Des foulards ! Des verts, des roses, des bleus. Autrement dit, de l'électricité légère et gaie. Pour vous permettre de vérifier, je vais faire circuler les foulards dans l'assistance.

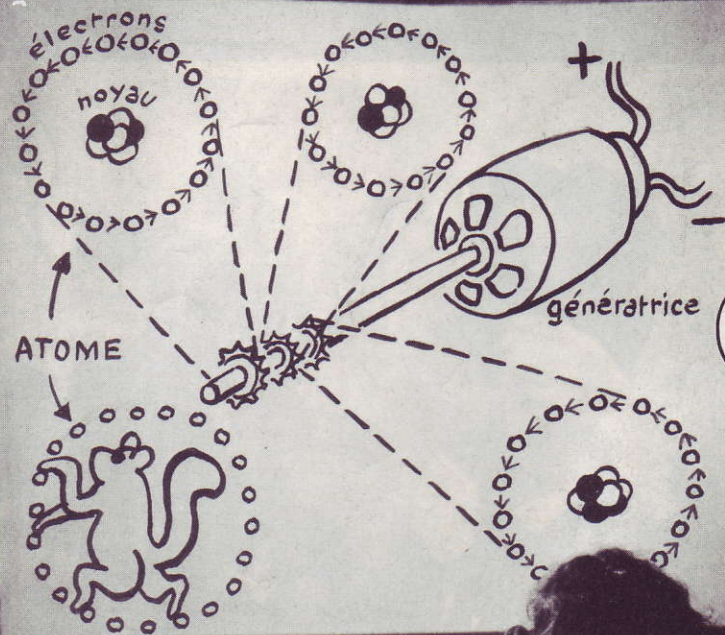
Et dans le chapeau ? Faites un peu voir ce qu'il y a dans le chapeau !

Dans le chapeau, il y a ces fameux atomes qui font si peur aux ignorants. Or, un atome, ce n'est pas autre chose qu'un écureuil en cage. L'écureuil (le noyau), en trottant sur les barreaux (les électrons), fait tourner la cage. En reliant les cages à l'axe d'une génératrice, on obtient du courant.

Simple !

Propre !

Elégant !



Attention ! L'écureuil, c'est quand même un nuisible.



Et maintenant, mesdames et messieurs,
dans le but désintéressé de compléter votre information,
je vous propose la visite d'une centrale nucléaire en
service. Voyage en car, nourriture et boisson, plus
une visite commentée par un spécialiste objectif,
le tout offert par E.D.F.

Bon !
On y goûte,
à ce mousseux ?

DANS LE CAR :



Allons dans
les bois ma
mignonnette...

Titine ma p...
Tonton mes r...

Regardez !
On redouble ceux
qui nous ont
doublés !

On
pourra dire
qu'on s'est pas
embêtés !

Allez
France !

Nous arrivons.
Pour notre sympathique chauffeur...
HIP ! HIP !
HIP !...



HOURRA !

Mesdames et messieurs, je vous présente le sympathique directeur de cette centrale. Il a bien voulu nous consacrer une partie de son précieux temps. On le remercie très fort.

C'est impressionnant !

Bonjour mes amis.

Derrière ce mur, vous avez le cœur du réacteur. Or, j'y mets la main. Et qu'est-ce que je sens ? Rien ! Ça ne picote pas !

Retenez bien ça, c'est capital ! **ÇA NE PICOTE PAS !**



Maintenant,
quand
j'entendrai
le mot
« nucléaire »,
je penserai
à vous.

Vive la
bombe atomique !

Salaires
mirobolants !

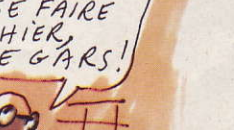
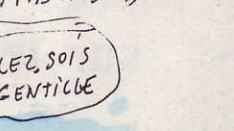
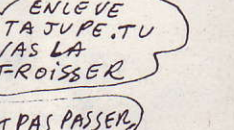
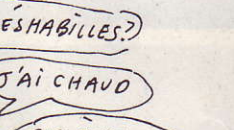
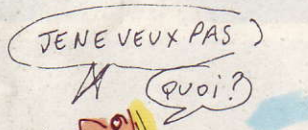
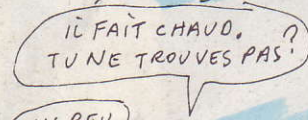
Doit
y avoir du
ménage à
faire, dans des
bâtiments
comme ça !

Heureux veinards !
Quand vous aurez
votre centrale, ce sera
tous les jours
comme ça.

Vous
qui vous posez
des questions
sur le nucléaire,
la réponse
est dans
le mousseux.



E.D.F.
vous saoule
la gueule
et vous bourre
le mou,
MAIS LE
LENDEMAIN,
PAS
MALADE !



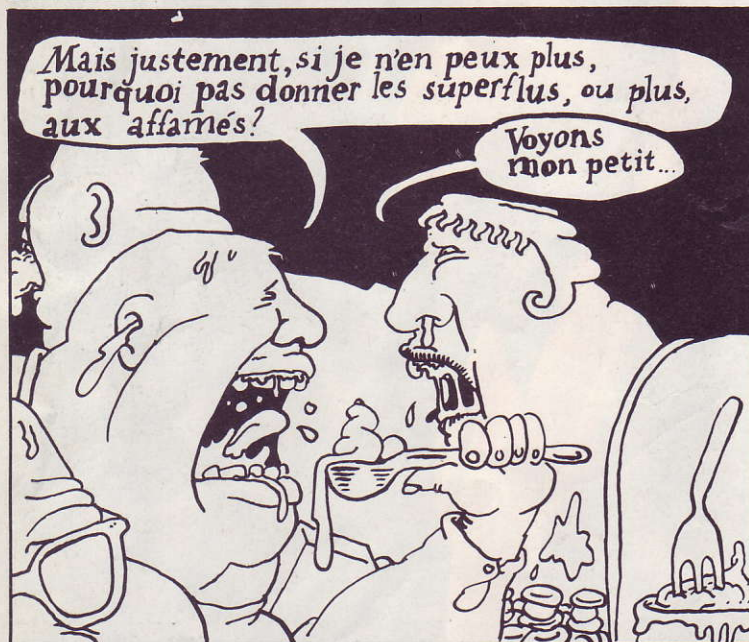
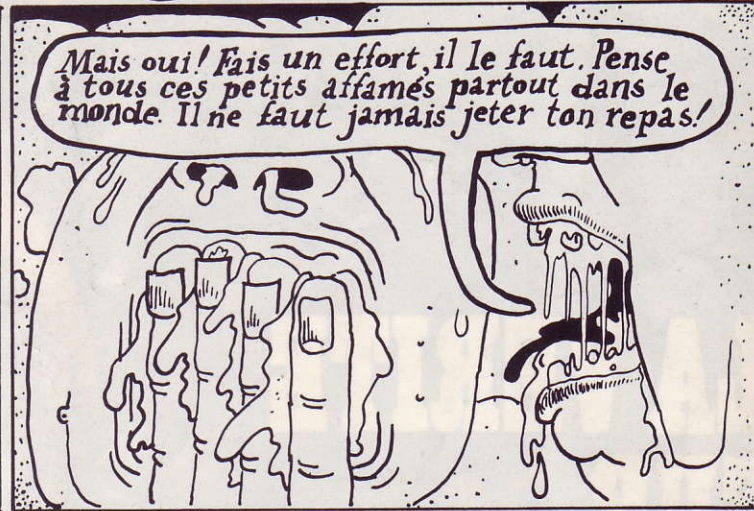
EXCLUSIF

LA VERITE SUR JEANNE D'ARC ET SES VOIX

*Jehanne,
va te faire
avorter à
Orléans !*

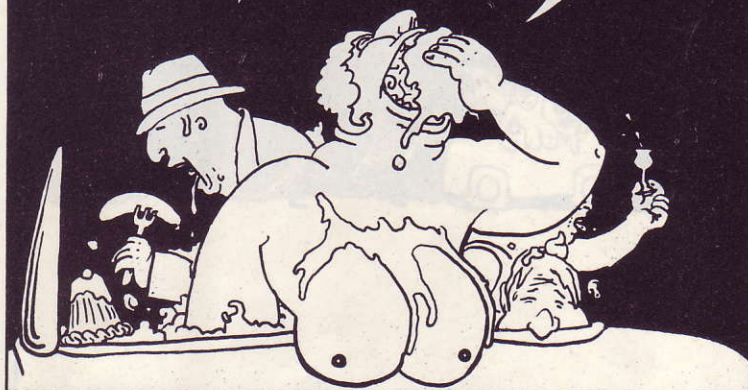


AARGH!

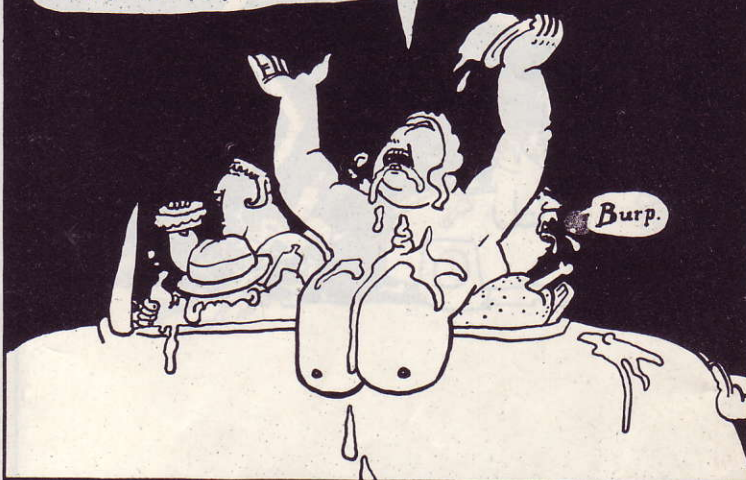


Si tout le monde partagerait honnêtement ce qu'il y a, chacun obtiendrait juste assez pour crêver!

C'est ^{BURP} la catastrophe!



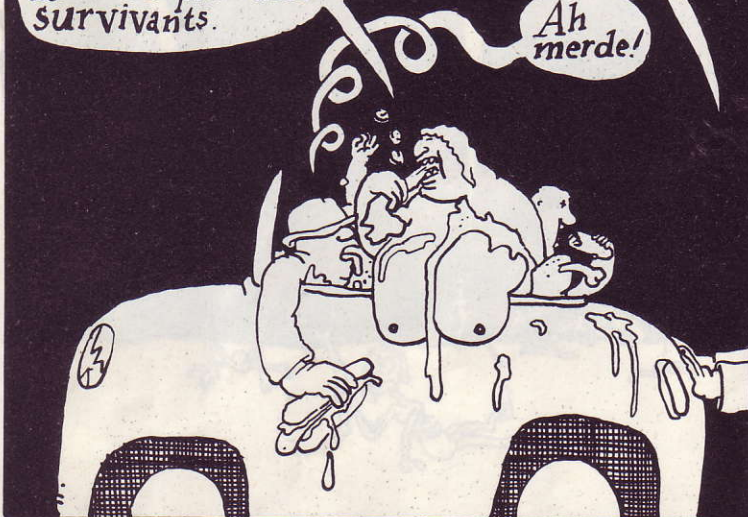
C'est dur, mais il faut faire un choix. Une élite (nous, bien entendu) garde les réserves de nourriture pour soi, et restera vivre...



...Le reste de l'humanité meurt de faim et laisse sa place aux survivants.

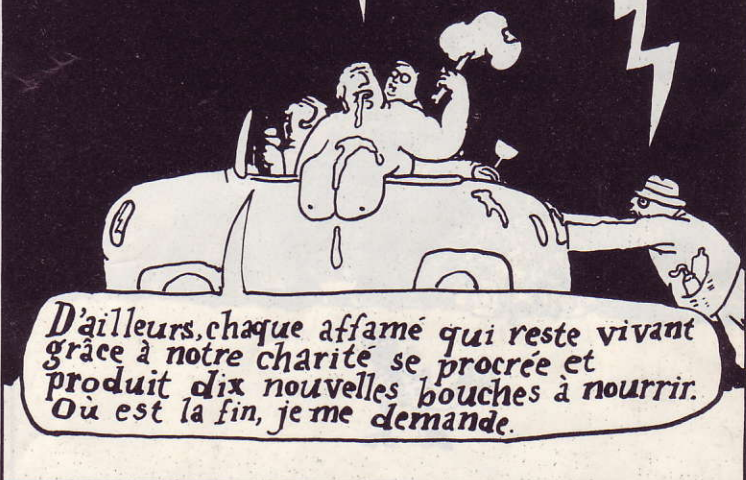
C'est ton tour de pousser!

Ah merde!



Cela resoudra bien des problèmes: emploi, surpopulation, énergie:...

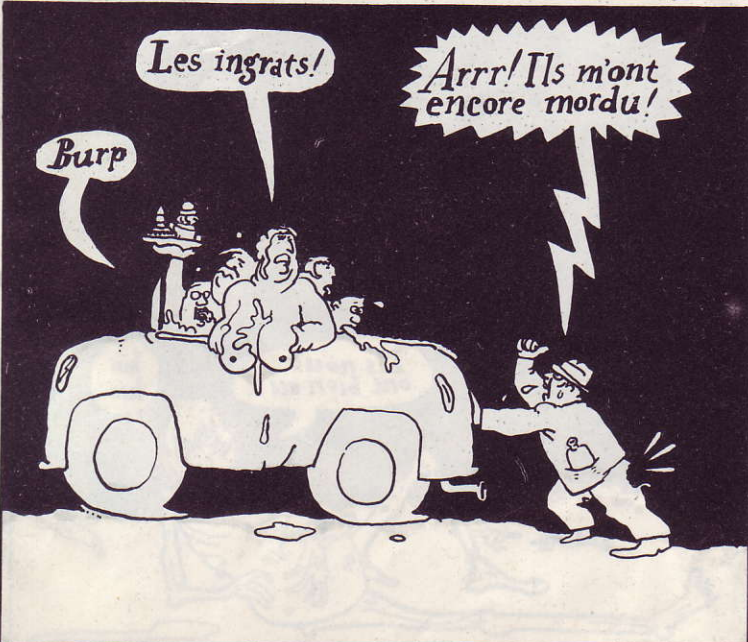
Aïlle!



Les ingrats!

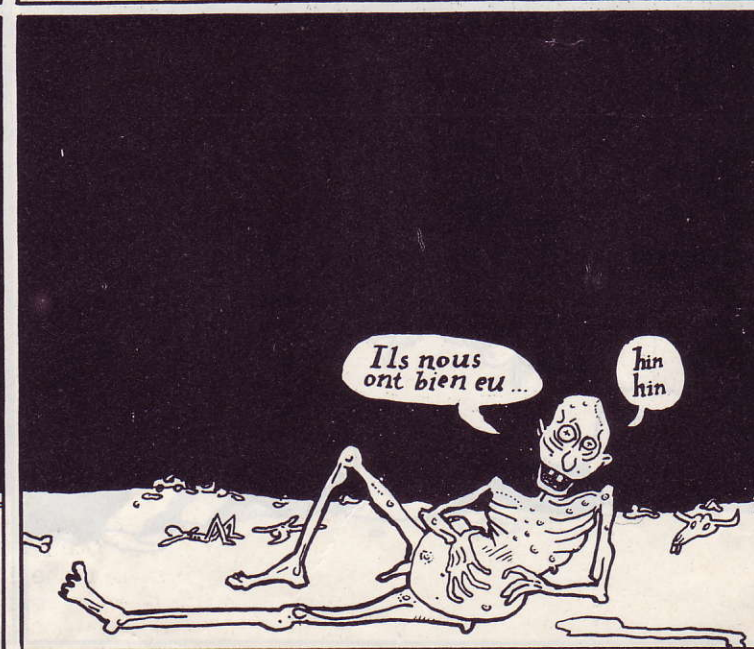
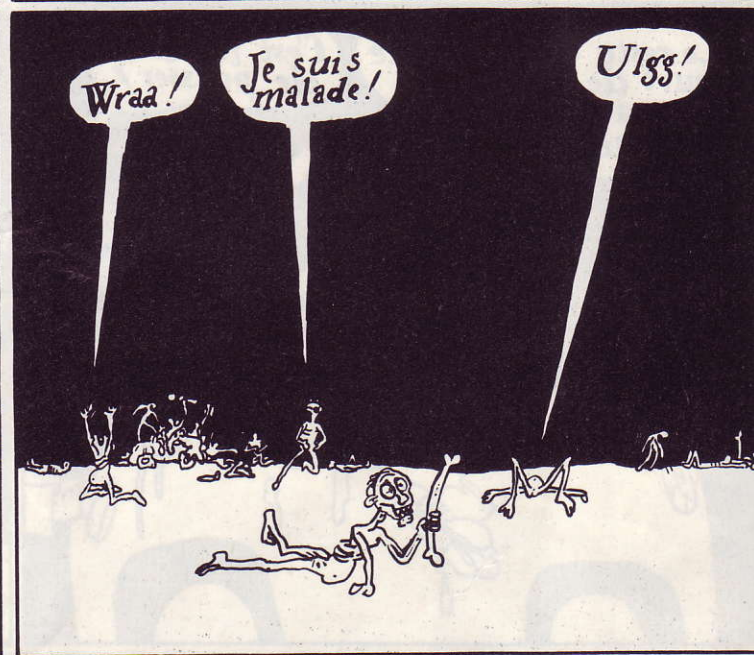
Arrrr! Ils m'ont encore mordu!

Burp



Vite, jette les encore une boîte de canigou, ça les calmera!





LA COURSE

Ceux qui sont Aptes pensent souvent que c'est un coup de chance qu'ils ont eu au départ. C'est modeste. Mais c'est moins humiliant que de penser qu'ils n'étaient pas Aptes au départ et que, donc, il n'y a eu, dans leur réussite, que des coups de chance successifs.

Tant de coups de chance, c'est possible quand on sait que, dans la vie, tirer par hasard un bon numéro augmente notablement les chances d'en tirer un second, et ainsi de suite, crescendo.

A la fin, le réussi est effectivement plus Apte que le non réussi, mais c'est bien la réussite qui a fait l'Apte, et non pas l'inverse. Si la chose vous paraît fausse, c'est que vous ne vous rendez plus compte que l'aptitude ne se définit que par rapport à une réussite AYANT EU LIEU, même si ce n'est pas la réussite de celui dont on veut définir l'aptitude, même s'il est de coutume de tricher beaucoup sur ces sujets.

Comme c'est difficile, voici une parabole pour montrer que ce n'est pas parce qu'on est apte qu'on réussit ou parce qu'on n'est pas apte qu'on ne réussit pas.

Après l'avoir lue, vous devez développer la chose et penser que Apte et Pas Apte sont une histoire inventée après coup pour expliquer la réussite et l'échec sans se sentir un pantin dans les mains du hasard, sans aucune dignité humaine.

Chacun sur sa route, Marcel et Jean-Philippe sont partis à la même seconde avec les mêmes outils et le même nombre de roues de rechange. Sur deux routes de quinze mille kilomètres dans la même région, par le même temps, il faut compter que vous aurez à peu près autant de taches d'huile, de virages mal signalés, de clous bien placés. Surtout si les deux routes ont été aménagées exactement pareil, en vue d'une course.

Les parents de Marcel étaient pauvres et rudes. Il avait attrapé ses dix ans sans jamais connaître la sécurité. Du coup, il avait maintenant l'avantage d'être un acharné, avec une forte motivation pour réussir dans la vie et un grand aptitude à ne pas s'endormir.

Il a parfaitement vu la tache d'huile sous la lune. Il a descendu deux vites-

ses sans s'affoler et il est passé. Dans un fauteuil. Après la tache, il était à quatre vingt-dix tranquille et, sans le chariot de foin qui stationnait dans le noir, il n'aurait pas donné le coup de volant qui l'a mis dans le fossé. Quatre heures pour s'en sortir et, depuis, les migraines intolérables à cause de son arcade sourcilière esquintée.

Jean-Philippe, quand il repensait à sa chambre d'enfant, c'était tout un dégradé de mauves avec des éclairs de couleur vive excitants et propres... mais propres !

Il n'avait jamais été dingue de sa mère, mais il devait reconnaître qu'elle avait beaucoup d'esprit. Il avait sur Marcel l'important avantage de pouvoir décoller le nez de la circonstance immédiate pour raisonner d'un peu plus haut sur la trajectoire probable de sa vie, raisonnement en général optimiste mais sain.

Perdu dans ses réflexions, il ne se vit pas entrer dans la tache d'huile. Panique, coup de frein, dérapage incontrôlable, et incontrôlé, d'ailleurs. Pas le moindre réflexe pour donner un petit coup de volant, donc dérapage en ligne droite impeccable parce que la route était impeccablement droite et pas bombée. C'est à la fin de la tache, en sentant la voiture piler, qu'il comprit qu'il avait été assez con pour ne pas lâcher le frein du tout. C'est donc à quinze kilomètres/heure qu'il vit le chariot dix mètres devant. Coup de volant élégant en allumant sa cigarette.

Il pensa avec attendrissement à toutes ces vieilles badernes qui croient suicidaire de freiner sur une tache d'huile. La preuve que non. Il est vrai que ses coups de frein à lui étaient sans doute plus nuancés que les leurs. La voiture, c'était toute son enfance, Père devant, lui à l'arrière. Eux, non.

Avec au moins quatre heures d'avance sur Marcel, il n'était pas pressé. Plongé dans ses réflexions il passa sur la deuxième tache d'huile sans la voir. Donc sans freiner et sans mourir.

Comme la migraine faisait battre les tempes de Marcel, il se méfiait de ses réflexes. La tache était bien visible, et soudain, en la voyant, il se sentit très bien. Il prit ses dispositions mentales

deux cents mètres avant et physiques cent mètres avant. Ce n'est pas trop. La mécanique de sa tête épousait si bien celle de sa machine, il sentait si justement son régime qu'il n'était pas obligé de débrayer pour rétrograder. Il débraya quand même parce que la perfection est peut-être de n'avoir rien à se prouver.

Il entra dans la tache d'huile à la vitesse idoine, ni téméraire ni trop prudente et, d'abord, il resta parfaitement en ligne dans la courbe malgré la brusque panne d'allumage. Un fil débranché dans l'accident précédent. En seconde, ça fait comme un coup de frein, mais à vingt à l'heure, rien de grave. C'est à peu près à l'arrêt que le bombé de la route l'expédia tout doucement dans le ravin.

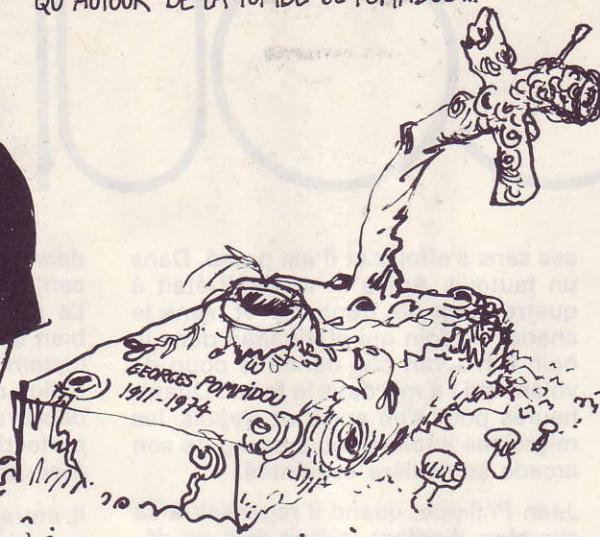
L'année qui suivit, Jean-Philippe commit ni plus ni moins de bévues que tout le monde mais, comme il avait gagné la fameuse course, l'une d'entre elles, passée sur le compte du culot, fit avaler les autres comme charmantes étourderies d'une nature supérieure. Ses bons mots font la joie des chroniqueurs. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'ils ne sont pas mauvais.

Ceux de Marcel non plus, d'ailleurs. Il a beaucoup amusé les infirmières. Mais, là où il travaille, maintenant, les chroniqueurs sont rares. Il a pensé aller les voir mais il sait que celui qui sollicite, n'étant pas écouté de la même oreille, a moins d'esprit que celui qu'on sollicite. Aussi préfère-t-il attendre qu'on le sollicite. Comme ça n'arrive jamais, un raisonnement simple lui démontre qu'il ne doit pas être doué. Et il pense que c'est terriblement injuste qu'il y en a qui soient doués au départ et d'autres pas.

Le même sentiment d'injustice, exactement le même, rend Jean-Philippe morose quand il pense à Marcel. Enfin... le monde est ce qu'il est, il y en a qui ne sont pas des lumières et d'autres si, ce n'est la faute ni des uns ni des autres.

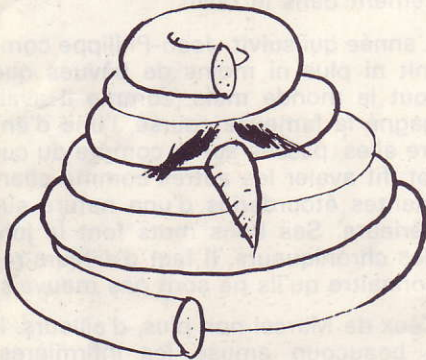
D'ailleurs, maintenant, mettez Marcel à côté de Jean-Philippe, on voit tout de suite pourquoi l'un merdoiera toujours et l'autre non.

IL N'Y A PAS PLUS DE RISQUE DE CONTAMINATION
AUTOUR D'UNE CENTRALE NUCLÉAIRE
QU'AUTOUR DE LA TOMBE DE POMPIDOU...



MON BEAUF'

PROJET DE MONUMENT POMPIDOU
À S' FLOUR



C'EST BIEN LUI...



SALOPERIE! C'EST
TOUJOURS AVANT LE
COÏT QUE JE CRÈVE!

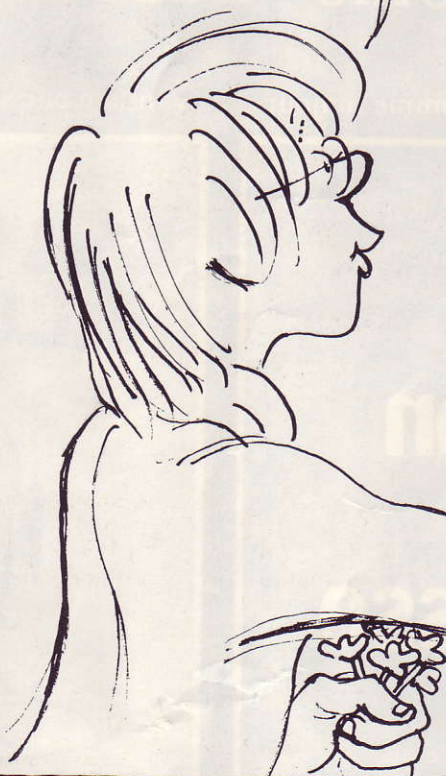


...ET DANS 25 ANS ET 1 JOUR, LA CENTRALE NUCLÉAIRE SERA À VOUS.

WOUAH!

DU BEURRE OU DES CANONS?

OH! TOI, T'AIMES LE BEURRE!



OH! S'IL TE PLAÎT... POUR LA FÊTE DES MÈRES... LAISSE-TOI POUSSER LA MOUSTACHE!

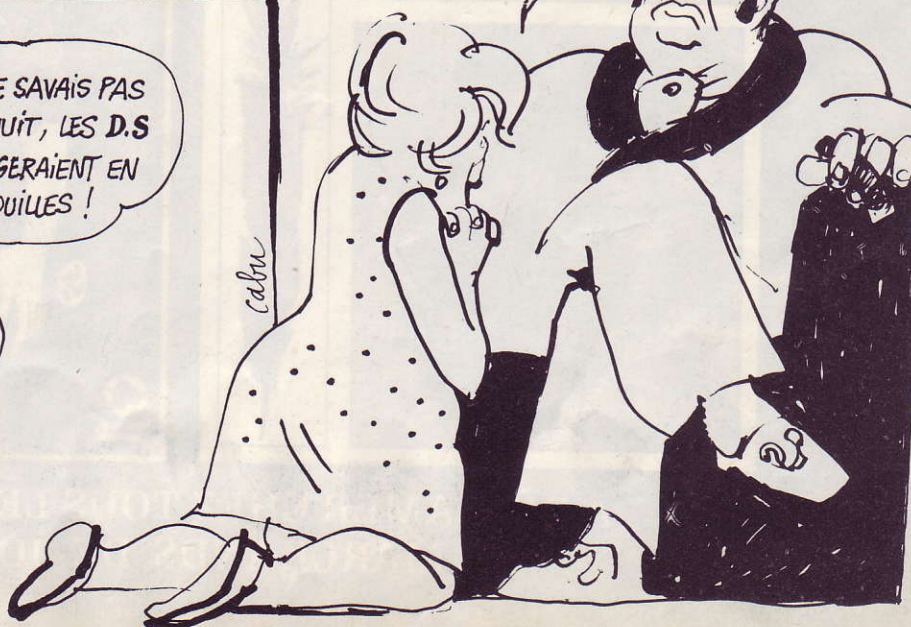
SI JE VEUX.



...MAIS JE NE SAVAIS PAS QU'À MINUIT, LES D.S SE CHANGERAIENT EN CITROUILLES!

FÊTE DES DESCENTES DE MATRICE

CHAMPAGNE POUR TOUT LE MONDE.



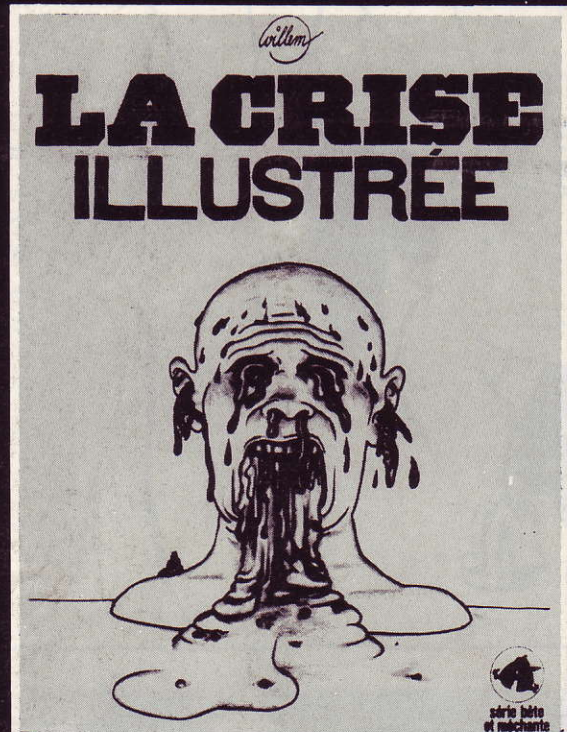
SPÉCIAL TIERCÉ

LA CHIÉE DE PARTANTS DANS LE PRIX BÊTE ET MÉCHANT

NOS FAVORIS – NOS PRONOSTICS :

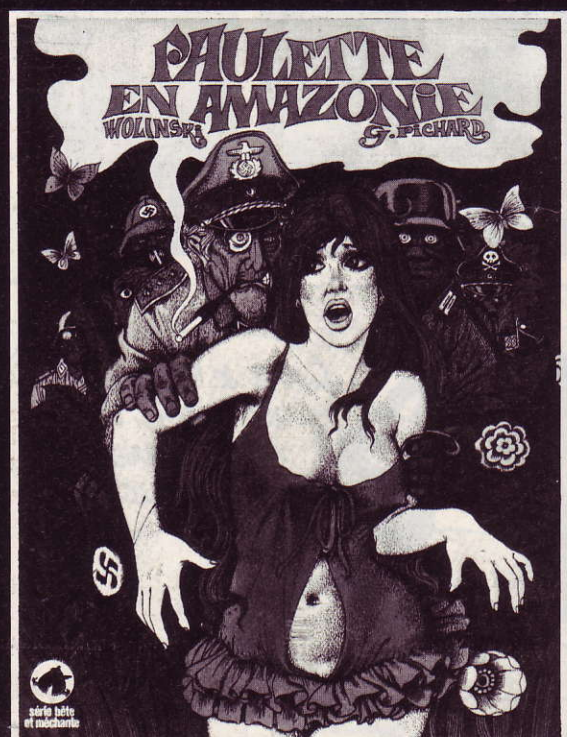
Cavanna :
peut causer la surprise (comme toujours).

Willem :
avantagé par son handicap : le français.



Gébé : très frais.

Pichard : bien monté par Wolinski.



A RÉCLAMER CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE JOURNAUX



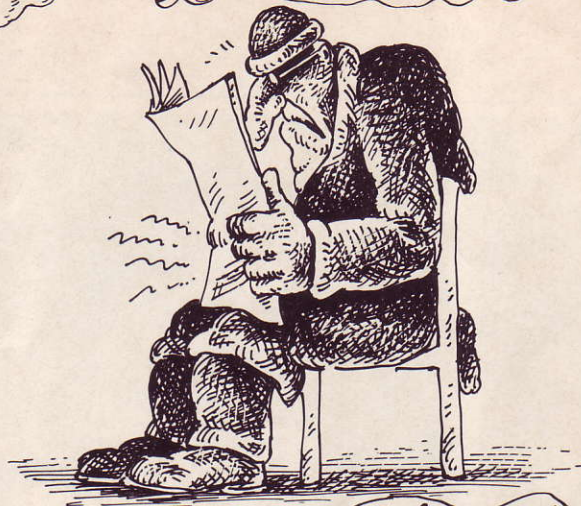
le pendu chic porte la griffe
HERMES

marcel Lafougue est
un révolutionnaire
sur chaise.



il milite
sur sa
chaise,
dans le salon

et il porte dans ses
tripes toute la misère
des opprimés du monde.



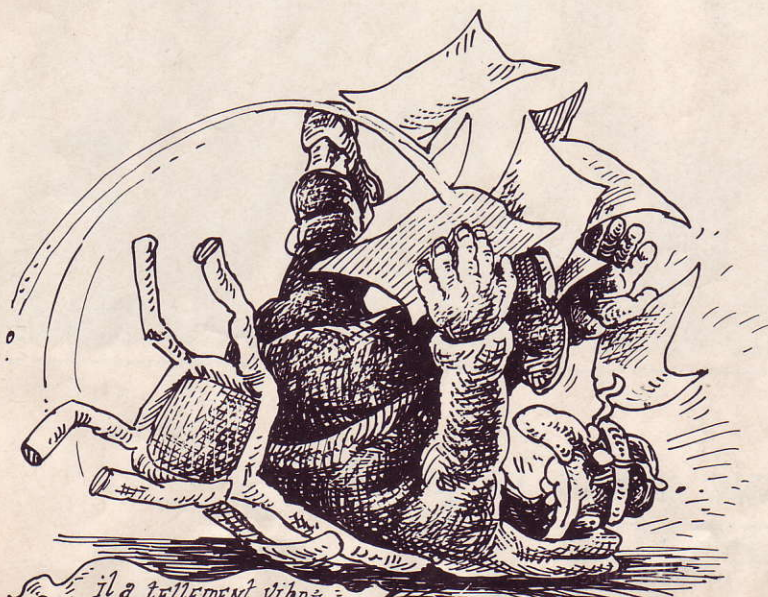
il connaît tous les
complots réactionnaires
du monde. en lisant
le journal.



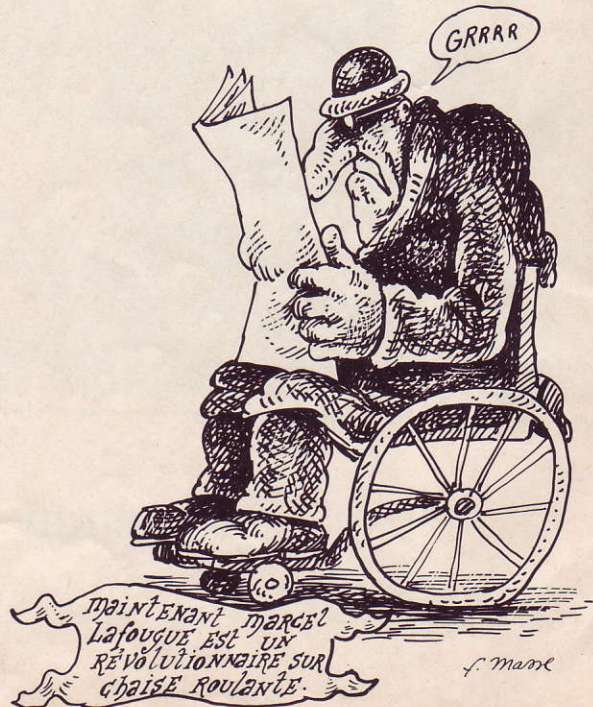
Et quand il en voit
encore un nouveau,
il vibre de tout son
être sur sa chaise.



Et une fois, il en a
vu un encore plus
réactionnaire!



il a tellement vibré
qu'il s'est cassé
12 os!



Maintenant Marcel
Lafougue est un
révolutionnaire sur
chaise roulante.

J. MARR

Je reviens de Chine. J'y suis allé en autobus. J'ai changé 134 fois de ligne et pris une fois l'avion, de Prague à Pékin. Il n'y a pas de transports en commun routiers entre Prague et Pékin. Avant de partir, on m'avait dit : le communisme chinois, c'est chouette, tu verras. Je m'en suis tout de suite rendu compte.

Au pied de la passerelle, quelqu'un souhaitait la bienvenue aux voyageurs étrangers. Je croyais que

surprendre. Le livre à succès d'Alain Peyrefitte sur la Chine prouve que Mao n'a pas écrit que des conneries. Quand on surprend, on déclenche des réactions spontanées qui en disent cent fois plus long que des déclarations officielles truquées. Alain Peyrefitte a visité la Chine habillé en homme, il n'a eu droit qu'à des déclarations officielles truquées. Du coup, il est passé à côté de la réalité. Moi, ça ne m'est pas arrivé. Botté à mi-

salaud, le peuple aura ta peau », malgré le valium qu'on leur injecte et les coups de matraque qu'on leur assène. La révolution culturelle a ses limites, m'a dit le camarade directeur de l'administration pénitentiaire.

A Pékin, j'ai remarqué qu'un grand nombre d'aveugles ayant retrouvé la joie de marcher déambulent sur les trottoirs. C'est grâce à la médecine traditionnelle que le parti a réhabilité lors de son trentième

REPORTAGE INTERROMPU

c'était un ouvrier parce qu'il avait une salopette. En fait, c'était une hôtesse de l'air. L'espion russe avec qui j'avais sympathisé dans l'avion me l'a montré mathématiquement : il lui a glissé un billet de cent dollars dans le soutien-gorge et obtenu un rencart au Hilton de Tombouctou. C'était bien une hôtesse de l'air. La mode chinoise, c'est les signes extérieurs d'égalité sociale, m'a chuchoté à l'oreille l'espion russe. C'est vrai, je l'ai constaté. En Chine, les hôtesse de l'air sont en salopette. Et pas seulement les hôtesse de l'air. Tout le monde est en salopette, y compris les douaniers et les strip-teaseuses. Impossible de savoir qui est quoi. On reconnaît vraiment que les culs-de-jatte. Le numéro 28 du parti m'a accordé que c'était gênant au cours d'un entretien privé que j'ai eu avec lui dans sa chambre à coucher. C'était le premier soir de mon arrivée. J'en ai profité pour lui demander si l'uniformité vestimentaire empêche les différences réelles de se manifester. Il m'a répondu par une pensée de Mao : l'habit prolétaire fait le moine communiste. Puis il m'a enculé comme jamais je ne l'ai été. Il n'avait pas envie de discuter.

J'étais allé en Chine en autobus parce qu'en taxi c'aurait été trop cher et je m'étais habillé en femme parce qu'en homme j'aurais fait moins d'effet. Comme l'a écrit Mao, il faut faire de l'effet pour

cuisses, je suis tombé en plein dedans d'autant plus facilement que je ne portais pas de culotte sous ma mini-jupe. Dans la rue, les Chinois me suivaient en se masturbant. Dès que je me baissais, je provoquais un rassemblement populaire et des milliers d'éjaculations précoces. Les Chinoises aussi me couraient après. Elles m'invitaient à les niquer selon une vieille coutume féminine orientale de séduction qui consiste à mettre deux doigts dans la bouche et à siffler le mâle désiré. J'ai failli devenir sourd. Ça m'a poussé à me coucher plusieurs fois par jour. Au lit, on m'a fait des confidences tristes et des fêtes démentes. Les Chinois qui m'ont sauté se sont tous plaints de ne pas baiser à leur faim. Ils tringlaient à mort et revendiquaient ensuite. Les Chinoises pareil. Cette misère sexuelle m'a épuisé.

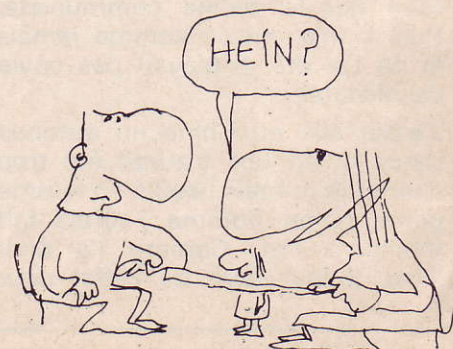
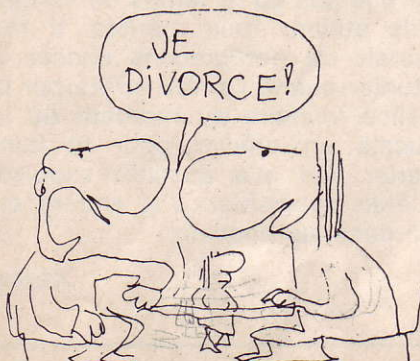
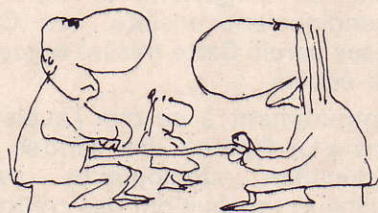
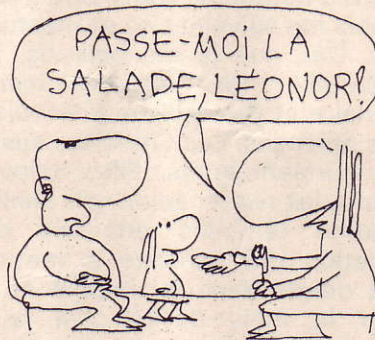
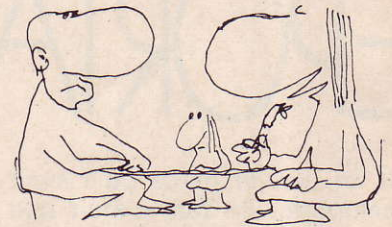
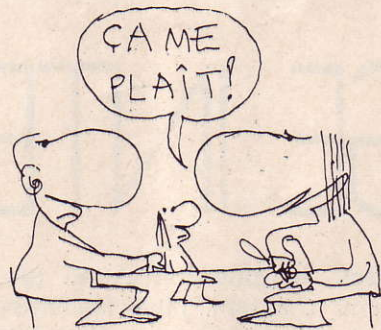
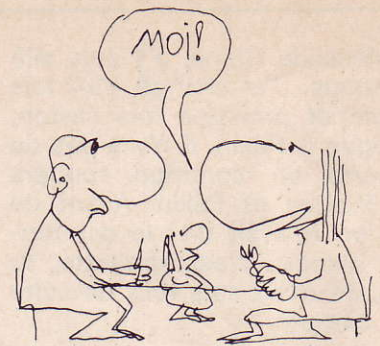
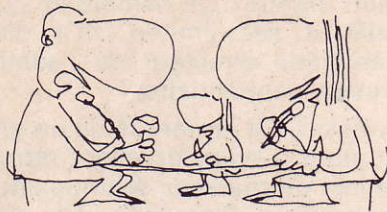
Contrairement à ce que j'avais lu dans « Le Figaro », les centres de rééducation idéologiques avec piscine et tennis n'ont pas complètement remplacé les prisons classiques. Ayant séduit le camarade directeur de l'administration pénitentiaire, j'ai pu l'accompagner dans ses tournées d'inspection et découvrir l'existence de vraies maisons d'arrêt où les détenus fabriquent des chaussons derrière des barreaux. Il n'y a que les criminels irrécupérables qui sont enfermés dans ces cellules, c'est-à-dire ceux qui scandent régulièrement : « Mao

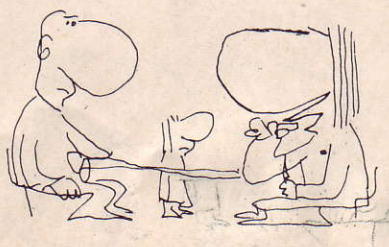
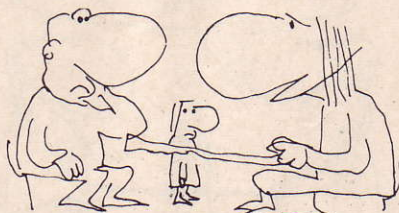
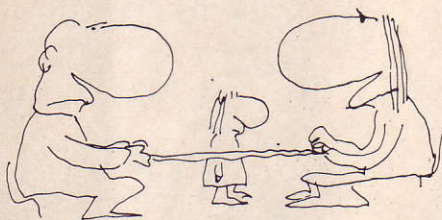
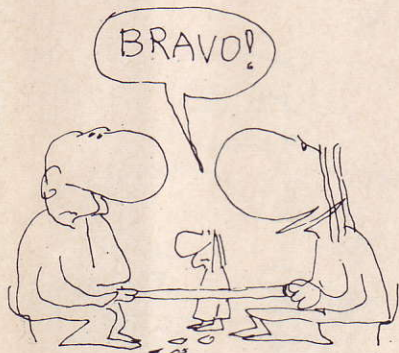
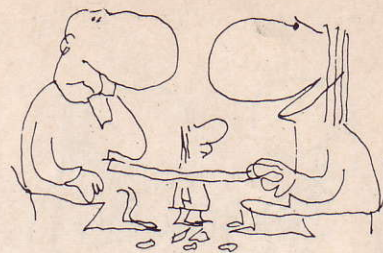
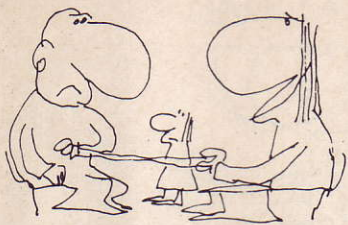
congrès. Question cors aux pieds, la médecine traditionnelle est imbattable. Les acupuncteurs n'ont pas leur pareil pour soigner les cors aux pieds en crevant les yeux. La méthode utilisée a créé une confusion en Occident où les pédicures chinoises sont réputées pour ce qui n'est pas leur spécialité. En vérité, les pédicures chinoises sont des oculistes. Ils guérissent la conjonctivite en piquant les durillons. C'est un des services que rend l'acupuncture. Elle sert également à insensibiliser avec autant d'efficacité que le penthotal dont elle ne présente pas les inconvénients. A Shanghaï, j'ai assisté à une amputation sous acupuncture. Deux aiguilles en or étaient fichées dans la cheville gangrénée de la personne à opérer. Pendant l'intervention, la personne est restée consciente et a essayé de plaisanter. Elle hurlait sans rien sentir. Ce n'est qu'une fois que le chirurgien a rangé sa scie qu'elle s'est évanouie.

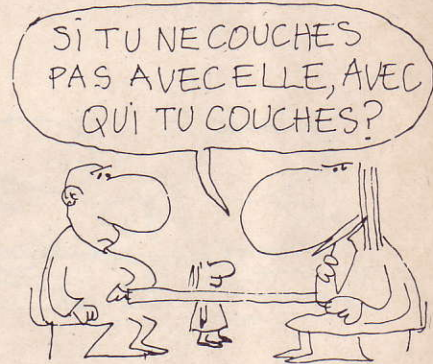
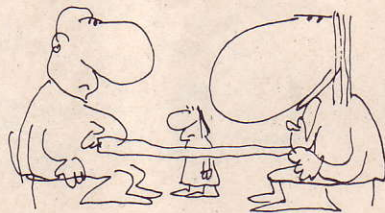
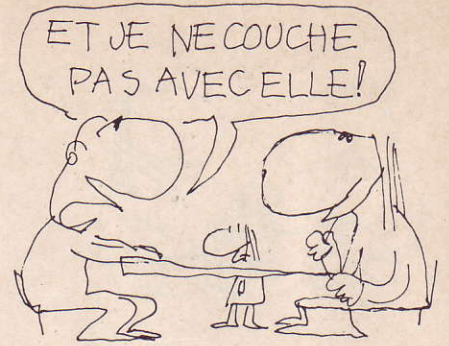
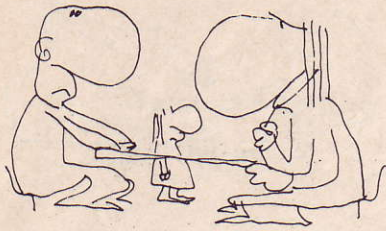
On a fait beaucoup de compléments aux communistes chinois. Je n'ai pas eu le temps de vérifier s'ils étaient tous mérités. Il me restait de nombreuses choses à étudier quand j'ai été arrêté par la police militaire au moment où je suçais un officier pour le faire parler. On m'a aussitôt expulsé. C'était avant-hier. J'ai encore du riz dans les cheveux.

Xéxès.

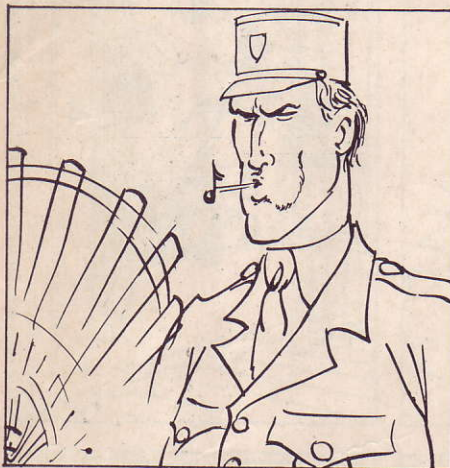
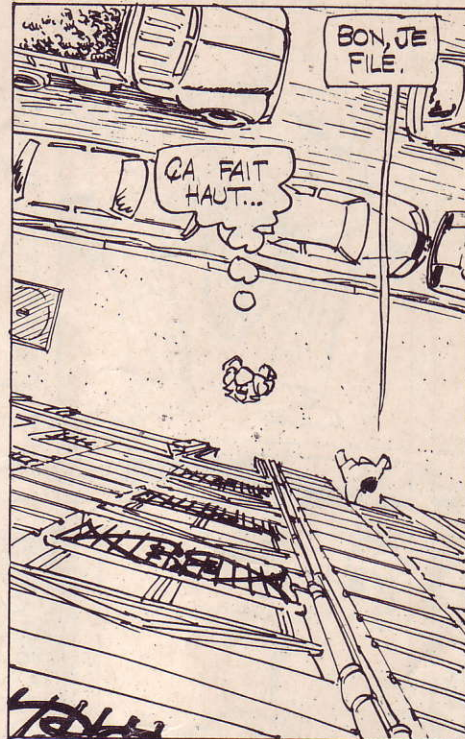
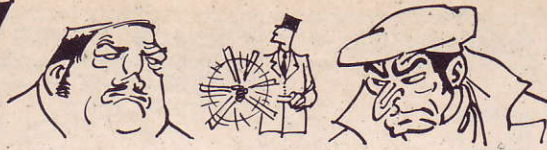
la glace



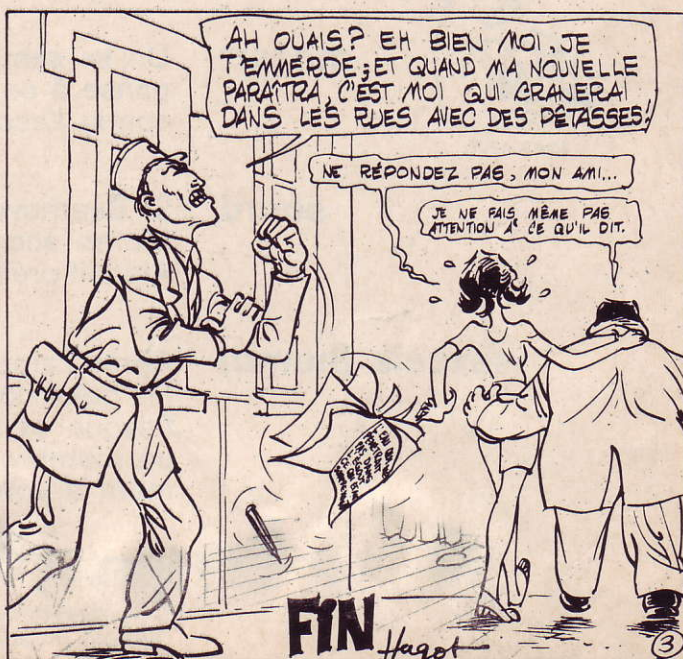




VILAINS!









homère

Homère était tellement aveugle qu'on pouvait lui crever les yeux tant qu'on voulait, ça le faisait rigoler.

bouteille

Pour fabriquer une bouteille, on souffle dans une boule de pâte de verre fondu au moyen d'un long tuyau. Si l'on remplace le verre fondu par une bûche de chêne et si l'on souffle très fort, on obtient un tonneau.

bretzels

C'est à force de rater des bretzels, lorsqu'il était apprenti cintreur de bretzels, que le jeune Adolf Hitler inventa la croix gammée.

beethoven

Beethoven était tellement sourd que, lorsqu'il se pinçait le nez dans les cymbales, il disait : « Ecarte donc les cuisses, Irma ! » (1)

oreilles

Le jour où Walt Disney dessina Mickey pour la première fois, il avait égaré sa règle à oreilles. C'est pourquoi les oreilles de la célèbre souris sont tracées au compas.

thermomètre



En cas d'urgence, si l'on s'aperçoit que l'on n'a pas sur soi de thermomètre médical, on peut très facilement improviser un thermomètre de fortune en remplissant de mercure le pied d'une de ces élégantes chaussettes de coton dont la tige est cerclée de gracieuses rayures horizontales. On enfonce le pied de chaussette bourré de mercure dans l'orifice anal du malade et l'on observe jusqu'à quelle rayure monte le mercure. Il ne reste plus qu'à compter les rayures pour connaître avec précision la température du malade.

pommes (de terre)



mozart

Pour éviter d'abîmer les pommes de terre à coups de pioche lorsqu'on les déterre, il suffit de planter chaque pied de ce délicieux tubercule directement dans une casserole que l'on a préalablement remplie de terre. Quand les pommes de terre sont mûres, on retourne la casserole pour faire tomber la terre, en interposant la main, doigts écartés, afin que les pommes de terre ne tombent pas. Remplissez d'eau, mettez au feu, c'est tout.

sourd

Si Beethoven avait été aveugle, il aurait pu se faire un peu de fric en accordant les pianos. Mais lui, c'était sourd, qu'il était. Alors il préféra se faire beaucoup de fric en jouant du piano. (2).

sexuels (homo)

Après l'amour, les homosexuels sont encore plus déprimés que les gens normaux. Cela tient à ce fait que si un membre sexuel flasque et ridé n'est déjà pas un spectacle très réconfortant, un membre sexuel flasque, ridé et barbouillé de caca est carrément à vomir partout.

(1) Celle-là, c'est exprès pour faire rigoler Cabu comme un con, celle-là.

(2) Je rappelle que les mots « Beethoven » et « sourd » sont ma propriété exclusive, dûment enregistrée comme telle au guichet où s'enregistre ce genre de trucs.

NUCLÉAIRE : Bien que profondément convaincu de la propreté absolue de l'atome, le Pr Leprince-Ringuet se plie néanmoins de bonne grâce aux pratiques imposées par la sécurité.



LE TROISIÈME AGE : Vis-à-vis des personnes âgées, un pieux mensonge équivaut parfois à une bonne action.



ARMÉE : Le général Bigeard s'est de nouveau prêté de bonne grâce à une séance de torture.



MÉDECINE PARALLÈLE : Pratiques parfois déroutantes, résultats toujours spectaculaires.





prisons

**ENCORE UN DÉTENU RETROUVÉ PENDU
AUX BARREAUX DE SA CELLULE**